

La Voix des Francs

catholiques

Numéro 1



Combats des chrétiens et des musulmans à Poitiers : 732. (manuscrit du XIV^e siècle) Bibliothèque royale, Bruxelles

Gesta Dei per francos

ÉDITORIAL

Nous sommes heureux de vous présenter le premier numéro de cette revue qui, avec la grâce de Dieu en verra bien d'autres.

Comme nous l'annoncions dans notre lettre de lancement, cette revue se veut être l'organe de diffusion des *Éditions Saint-Remi*, qui ont mis au point avec les nouvelles technologies de l'informatique un moyen de reproduction rapide et de qualité de toute la littérature catholique ; si bien qu'en huit ans d'existence, nous avons réédité plus de 600 titres, soit 400 000 pages des plus grands auteurs.

C'est toute la littérature catholique que les ennemis de l'Église ont voulu faire disparaître, que nous faisons ressurgir. N'ont-ils pas voulu l'anéantir en profitant des dernières guerres par eux déclenchées, en détruisant les brillantes maisons d'édition, pour les supplanter par d'autres à leurs ordres ? N'ont-ils pas fondé et envahi des institutions pour décerner des prix de littérature sur les pires ouvrages ? La fameuse académie des sciences de Stockholm, qui attribue les prix Nobel de littérature, comptait parmi son jury le sinistre Sobelson, quand Anatole France, tristement célèbre par son ouvrage impie *Jeanne d'Arc*, reçut le prix Nobel. Ceci est un exemple parmi d'autres, et aujourd'hui c'est encore pire.

Nous voyons par là qui sont ceux qui font la littérature officielle des programmes scolaires et du monde « lettrés ».

Les *Éditions Saint-Remi* veulent se battre contre cette invasion des mauvais livres et des mauvais maîtres, il faut prendre conscience de l'urgence de reconstituer ces bibliothèques familiales ou scolaires que l'on trouvait autrefois dans les bonnes familles et les bonnes écoles.

C'est pourquoi la Voix des Francs veut faire entendre sa voix qui ne sera que l'écho fidèle des grands écrivains catholiques tant loués par les Souverains Pontifes du XIX^{ème} et XX^{ème} siècle. Puissent nos lecteurs y trouver bonne nourriture et conseils dans le choix de leurs lectures.

Bruno Saglio

DE LA PRÉDILECTION DIVINE POUR LA FRANCE

SELON

LES PAPES, LES SAINTS, LES GRANDS AUTEURS EC-
CLÉSIASTIQUES ET LES PROPHÉTIES

ou

Réponse à ceux qui en doutent
ou qui la nient

A l'occasion de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, patronne de la France, il nous était agréable de lire dans les écrits du célèbre et éminent moine de Solesmes, la pensée de l'Église à propos de la prédilection divine pour la France.

Alors que certains courants de pensée tendent à minimiser, ou à passer sous silence ce choix divin sur la France, il nous semble bon de rappeler par le présent article, ce que l'Église veut signifier par ces mots **prédilection divine pour la France**.

L'objet de cet écrit a donc pour but de montrer que la pensée de Dom Guéranger¹ est, sur ce sujet, en pleine communion avec celle de l'Église, et de donner la vraie signification de cette expression : *prédilection divine pour la France*².

¹ Nous laisserons Dom Guéranger s'exprimer lui-même sur ce sujet dans la suite de cet article.

² Nous précisons tout de suite qu'il ne s'agit aucunement de nationalisme, mais d'acceptation du plan divin, qui a établi une hiérarchie entre les princes chrétiens. Ce qui va être démontré par la suite.

Le mot "nationalisme" est une invention révolutionnaire dont l'auteur est Weishaupt, cf note 4. Il n'est pas dans le vocabulaire chrétien.

L'Église s'est elle prononcée par la voix des papes sur cette question ? Les citations abondent, et nous n'aurons pas de mal à le prouver. Laissons parler tout d'abord le pape Saint Grégoire le Grand : « c'est par Clovis et les merveilleuses circonstances de son sacre que le roi de France acquit ce caractère de vicaire de Dieu, sergent du Christ, qui, dit Saint Grégoire le Grand, « le plaçait autant au dessus des autres monarques que les autres monarques étaient eux-mêmes au dessus des particuliers³ » (St Grégoire le Grand Epist. Lib. VI, Caput VI) » (cité dans : *La Mission Posthume de la Bienheureuse Jeanne d'Arc*, Mgr Delassus, Ed Saint-Remi 1998, p. 137)

Saint Pie X déclarait le 19 décembre 1907, à l'Archevêque de Reims, Monseigneur Luçon, nouvellement promu Cardinal, (Bulletin du Diocèse de Reims, 28 déc. 1907, p. 621) :

« Reims conserve la source baptismale d'où est sortie toute la France Chrétienne, et elle est justement appelée pour cela le Diadème du Royaume. C'était une heure ténébreuse pour l'Église de Jésus-Christ. Elle était d'un côté combattue par les Ariens, de l'autre assaillie par les Barbares ; elle n'avait plus d'autre refuge que la prière pour invoquer l'heure de Dieu. Et l'heure de Dieu sonna à Reims, en la fête de Noël 496. Le baptême de Clovis marqua la naissance d'une grande nation : la tribu de Juda de l'ère nouvelle, qui prospéra toujours tant qu'elle fut fidèle à l'orthodoxie, tant qu'elle maintint l'alliance du Sacerdoce et du Pouvoir public, tant qu'elle se montra non en paroles, mais en actes, la Fille aînée de l'Église. »

Le Pape Grégoire IX écrira à Saint Louis :

« De même qu'autrefois la tribu de Juda reçut d'En Haut une bénédiction toute spéciale parmi les autres fils du patriarche Jacob, de même le royaume de France est au-dessus de tous les autres peuples, couronné par Dieu Lui-même de prérogatives extra-

³ "*Quanto ceteros homines regia dignitatis antecedit, tanto caterarum gentium regna regni nostri profecto culmen excellit.*"

ordinaires. La tribu de Juda était la figure anticipée du Royaume de France.

« Aussi nous est-il manifeste que **le Rédempteur a choisi le béni royaume de France comme l'exécuteur spécial de Ses divines volontés** ; Il le porte suspendu autour de Ses reins, en guise de carquois, Il en tire ordinairement Ses flèches d'élection quand, avec l'arc, de Son bras tout puissant, Il veut défendre la liberté de l'Église et de la Foi, broyer l'impiété et protéger la justice...

"Ainsi, Il choisit la France, de préférence à toutes les autres nations⁴ de la terre, **pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté religieuse⁵** ; pour ce motif, **la France est le royaume de Dieu même, les ennemis de la France sont les ennemis du Christ⁶.**"

Ces seules citations suffiraient à clore le débat, mais bien d'autres papes ont parlé dans ce sens.

Le pape Anastase II :

« Lettre adressée à Clovis : « Illustre et glorieux Fils, soyez sa (de l'Église) gloire, **soyez pour elle une colonne de fer !** »

« Nous louons Dieu, qui Vous a retiré de la puissance des ténèbres, pour faire d'un si grand Prince **le défenseur de son Église** et opposer votre gloire aux attaques des pervers. Continuez donc

⁴ Le pape Saint Pie X utilise bien le mot nation, pour traduire Grégoire IX, cela ne semble pas le déranger ; il s'agit simplement du mot nation synonyme de peuple, "gens" ou "natio" en latin, qui n'a rien à voir avec le nationalisme qui consiste à mettre le pouvoir temporel au dessus du pouvoir spirituel, véritable inversion. Toute la Sainte Écriture parle des Nations, de la Genèse au Nouveau Testament. Les Nations sont voulues par Dieu, et le mot "nation" date du 12^{ème} siècle selon le Grand Robert, tandis que le mot nationalisme date de 1798, il a été inventé par les lucifériens, dont Weishaupt était le chef de file. La *Chronique d'Alexandrie*, p. 12, compte 72 peuples ou nations dans l'univers, correspondant aux 72 langues du monde, Abbé Maistre, *Histoire de chacun des 72 disciples*, p. 9, éd. Saint-Rémi.

⁵ La vraie liberté religieuse due à la seule vraie religion.

⁶ Saint Pie X cita cette lettre de Grégoire IX à saint Louis dans son discours du 13 décembre 1908 lors de la béatification de Jeanne d'Arc.

cher et glorieux Fils, afin que le Dieu tout-puissant entoure votre sérénité et votre royaume de sa protection et commande à ses anges de vous protéger dans toutes vos voies et vous donne la victoire sur tous vos ennemis »

(Anast. II, ép. II ad Clod. tom. VI, Conc. col. 1282 cité par Bossuet : Politique tirée de l'Écriture Sainte, tome I, livre VII, page 529, éd. Delestre Boulage 1822, et par Zeller, « Les Francs Mérovingiens : Clovis et ses fils », p. 38. ») Ib., page 21.

Le pape saint Hormisdas (514-523) :

Lettre à Saint Rémi lorsqu'il l'institua en ces termes Légat pour toute la France : « Nous donnons tous nos pouvoirs pour tout le Royaume de notre cher Fils spirituel Clovis que par la grâce de Dieu vous avez converti avec toute Sa Nation, par un apostolat et des miracles dignes du temps des Apôtres. » Migne, t. 125, p. 1168. Hincmar : Vita Sancti Renigii, cap. LIV, Baronius, Annales Ecclesiastici – Tome VI, p. 635. » (Ib., p. 25.)

Alexandre III, quant à lui, déclara (Epist. GUY t. L Conc. Col. 1 212. C'est également ce qu'affirmait Grégoire XI : t. XI, Conc. Col. 367) **la France «un Royaume chéri et béni de Dieu dont l'exaltation est inséparable de celle de l'Église»**.

Nous ne pouvons pas non plus passer sous silence le fait très gênant, de Sainte Jehanne d'Arc, l'envoyée de Dieu qui est venue proclamer au nom de Dieu :

« Vous ne tiendrez pas (dit-elle aux Anglais) le Royaume de France, de Dieu le Roi du Ciel... mais le tiendra le Roi Charles, vrai héritier, car Dieu le roi du ciel le veut. Gentil Dauphin, **vous serez lieutenant du Roi des Cieux qui est roi de France. Tous ceux qui guerroyent au saint royaume de France, guerroyent contre le roi Jésus, roi du ciel et de tout le monde** ».

Jehanne était à Saint-Benoît-sur-Loire le 21 juin 1429. Là se fit cette «triple donation» devant notaire :

Jehanne dit à Charles : «Sire, me promettez-vous de me donner ce que je vous demanderai ?» Le Roi hésite, puis consent. «Sire,

donnez-moi votre royaume». Le Roi, stupéfait, hésite de nouveau ; mais, tenu par sa promesse et subjugué par l'ascendant surnaturel de la jeune fille : «Jehanne, lui répondit-il, je vous donne mon royaume». Cela ne suffit pas : la Pucelle exige qu'un acte notarié en soit solennellement dressé et signé par les quatre secrétaires du Roi ; après quoi, voyant celui-ci tout interdit et embarrassé de ce qu'il avait fait : « Voici le plus pauvre chevalier de France : il n'a plus rien ». Puis aussitôt après, très grave et s'adressant aux secrétaires : « Écrivez, dit-elle : **Jehanne donne le royaume à Jésus-Christ** ». Et bientôt après : « **Jésus rend le royaume à Charles** »⁷.

Jehanne a été envoyée de Dieu pour faire sacrer à Reims l'oint de Dieu, avec le Saint-Chrême mêlé à l'huile de la Sainte Ampoule, afin de réaffirmer que Jésus-Christ est Roy de France à un titre spécial. Elle est comparée par la liturgie à Judith (ou à Débora) de l'Ancien Testament, qui sauva in extremis le tribu de Juda. De même Sainte Jehanne sauva in extremis « la nouvelle tribu de Juda », pour reprendre l'expression de Grégoire IX.

Il nous plaît aussi d'ajouter cette pratique liturgique de l'Église pour sacrer les rois chrétiens, qui n'est pas une petite preuve, mais une véritable confirmation de ce que nous défendons : « Le roi de France était sacré avec le Saint-Chrême, la plus noble des Huiles Saintes, celle qui est employée au sacre des évêques. Lorsque d'autres rois demandèrent à l'Église de les sacrer eux aussi, elle ne voulut leur appliquer que l'Huile des catéchumènes. **Le sacre de la Sainte-Ampoule donnait au roi de France la prééminence sur tous les autres rois, prééminence reconnue et acceptée.** »⁸ Quel sens la Sainte Église entend donner à cette pratique, sinon le même sens que le pape Saint Grégoire le Grand donnait lui-même : le sacre « le plaçait autant au dessus des autres monarques que les autres monarques étaient eux-mêmes au dessus des

⁷ COUBE (l'abbé Stéphen). *L'âme de Jehanne d'Arc*. Paris, Lethellieux, 1910, pp.50 et 51. Cité dans *Jésus-Christ Roy de France*, par Louis-Hubert et Marie Christine Remy, disponible aux Editions Saint-Remi.

⁸ *La Mission Posthume de la Bienheureuse Jeanne d'Arc*, Mgr Delassus, Ed Saint-Remi 1998, p. 155)

particuliers ».

Ainsi l'onction royale donnait au roi une sorte de titre sacerdotal, un certain caractère de sainteté. La fonction royale est une mission divine. Dieu lui-même a placé le roi parmi les hommes pour les maintenir en justice et en paix. C'est **Saint Thomas d'Aquin** qui a qualifié ces rapports entre Dieu et nos rois de ce nom : sainteté ; et il en donne pour preuve de son existence ce qui s'est passé au baptême de Clovis et qui s'est renouvelé de siècle en siècle jusqu'à Charles X : le pouvoir conféré aux rois de France de guérir les écrouelles : « Nous trouvons, dit-il, une preuve de cette sainteté dans les gestes des Francs et du Bienheureux Remi. **Nous les trouvons dans la Sainte Ampoule apportée d'En-Haut⁹ par une colombe pour servir au sacre de Clovis et de ses successeurs et dans les signes, prodiges et diverses cures opérés par eux** ».¹⁰

Nous affirmons donc que Dom Guéranger fut un grand défenseur de la prédilection divine pour la France, et nous allons le laisser parler lui-même pour dire ce qu'il entend par ces termes : prédilection divine de la France. (L'année liturgique, tome Le temps de la Septuagésime, à Saint Grégoire le Grand, p. 473, éd. Saint-Remi 2006 fac-simile de Mame et Fils 1922) :

« Durant les treize années qu'il tint la place de Pierre (Saint Grégoire le Grand), le monde chrétien sembla, de l'Orient à l'Occident, ému de respect et d'admiration pour les vertus de ce chef incomparable, et le nom de Grégoire fut grand parmi les peuples. La France a le devoir de lui garder un fidèle souvenir ; car il aime nos pères, et prophétisa **la grandeur future de notre nation par la foi**. De tous les peuples nouveaux qui s'étaient établis sur les ruines de l'empire romain, la race franque fut longtemps seule à professer la croyance orthodoxe ; et cet élément surnaturel lui va-

⁹ Saint Thomas ne met pas en doute l'existence de ce grand miracle. En effet quand les FAITS SONT GENANTS, on cherche toujours à les mettre en doute car il n'est pas possible d'argumenter contre des faits. (contra factum non fit argumentum)

¹⁰ *De Regimine principum*, II, XVI.

lut les hautes destinées qui lui ont assuré une gloire et une influence sans égales. C'est assurément pour nous, Français, un honneur dont nous devons être saintement fiers¹¹, de trouver dans les écrits d'un Docteur de l'Église ces paroles adressées, dès le VI^{ème} siècle, à un prince de notre nation : « Comme la dignité royale s'élève au-dessus des autres hommes, ainsi **domine sur tous les royaumes des peuples la prééminence de votre royaume**. Être roi comme tant d'autres n'est pas chose rare ; mais être roi catholique, alors que les autres sont indignes de l'être, c'est assez de grandeur. Comme brille par l'éclat de la lumière un lustre pompeux dans l'ombre d'une nuit obscure, ainsi éclate et rayonne la splendeur de votre foi, à travers les nombreuses perfidies des autres nations. » Regest. Lib. IV. Epist. viad Childebertum Regem.

Ailleurs, toujours dans *L'année liturgique*, à la vie de Saint Remi :

« Honneur donc en ce jour au pieux Pontife qui mérita d'être pour les Francs l'instrument des faveurs du ciel ! On sait comment, selon l'expression du saint Pape Hormisdas, « Remi convertit la nation et baptisa Clovis au milieu de prodiges rappelant les temps du premier apostolat¹². » La prière de Clotilde, le labeur de Geneviève, les pénitences des moines peuplant les forêts gauloises, eurent sans nul doute leur très grande part dans une conversion qui devait à ce point réjouir les Anges ; l'espace nous manque pour dire comment elle fut aussi préparée par tous ces grands évêques du V^{ème} siècle, Germain d'Auxerre, Loup de Troyes, Aignan d'Orléans, Hilaire d'Arles, Mamert et Avit de Vienne, Sidoine Apollinaire, tant d'autres qui, dans ce siècle de ténèbres, maintinrent l'Église en la lumière et forcèrent le respect des Barbares. Contemporain et survivant de la plupart d'entre eux, leur émule en éloquence, en noblesse, en sainteté, Remi sembla les personnifier tous en cette nuit de Noël qu'avaient appelée tant d'aspirations, de supplications, de souffrances. Au bap-

¹¹ Ce qui n'a rien à voir avec le nationalisme

¹² Hormisd. Epist. 1, ad Remigium.

tistère de Sainte-Marie de Reims, naissait à Dieu notre nation ; **comme autrefois au Jourdain la colombe était vue sur les eaux, honorant non plus le baptême du Fils unique du Père, mais celui de la fille aînée de son Église : largesse du ciel, elle apportait l'ampoule sainte contenant le chrême dont l'onction devait faire de nos rois dans la suite des âges les plus dignes entre les rois de la terre**¹³.

Depuis, Reims, cité glorieuse, vit les hommages de la nation se partager, dans le culte de tels souvenirs, entre son incomparable Notre-Dame et la basilique vénérable où Remi, gardant à ses pieds l'ampoule du sacre, était gardé lui-même par les douze Pairs entourant son splendide mausolée. Église de Saint-Remi, caput Franciæ, tête de la France, ainsi la nommaient nos aïeux¹⁴ ; jusqu'à ces jours d'octobre 1793 où, du haut de sa chaire profanée, fut proclamée la nouvelle que les siècles d'obscurantisme avaient pris fin, tandis que l'on brisait la Sainte Ampoule et qu'on jetait dans une fosse commune les restes de l'Apôtre des Francs¹⁵. »

Toujours dans *l'Année Liturgique*, Le Temps Pascal Tome III, au 30 mai, vie de Sainte Jeanne d'Arc, p 650-653, les moines de Solesmes fidèles à la pensée de Dom Guéranger, donnent leur pensée sur la prédilection divine de la France ; écoutons leur magnifique prose :

« En dépit donc de la grande pitié qui était en icelle, le saint royaume c'était la France, pour qui priaient au pied du trône de Dieu Charlemagne et saint Louis : la France du XV^{ème} siècle, épuisée, mais toujours consciente des célestes prédilections, des destinées surnaturelles que lui transmirent ses pères ; toujours fière de son titre de fille aînée du Christ ; toujours fidèle, malgré déjà tant de misères morales, à la foi dans la profession de laquelle elle na-

¹³ MATTH. PARIS. ad ann. 1257: Archiepiscopus Remensis qui Regem Francorum cœlesti consecrat chrismate (quapropter Rex Francorum Regum censeatur dignissimus) est omnium Franciæ Parium primus et excellentissimus.

¹⁴ MABILLON. Annal. benedict. XLVII, xxx : Diploma Gerbergæ regina

¹⁵ Retrouvés cependant par la suite, et authentiquement reconnus, ils sont toujours en nos temps l'objet de la vénération empressée des pèlerins.

quit, en cette ville de Reims où Jeanne avait pour mission de ramener le successeur de Clovis. Les Pontifes romains cessent-ils donc, même aujourd'hui, de redire en face des nations qu'elle est la nouvelle tribu de Juda, la préférée, la bénie entre ses soeurs ? C'est que, disent-ils, fût-ce en dehors de ses gouvernants de passage ou malgré eux, elle demeure contre la milice de Satan **l'inépuisable carquois où le Dieu des armées tient en réserve ses flèches de choix qu'il lance sans fin, dans toutes les directions, pour la défense de son Église ou ses conquêtes nouvelles, à la poursuite de l'universelle rédemption.** Et c'est pourquoi, donnant au monde le signal des hommages à la Bienheureuse placée par lui sur les autels, **Pie X** faisait sienne la parole de Jeanne, et il disait : « **La France est le royaume de Dieu lui-même; les ennemis de la France sont les ennemis de son Christ; Dieu aime la France parce qu'il aime l'Église, qui traverse les siècles en recrutant ses légions pour l'éternité.** »

Venue au monde en la glorieuse Épiphanie qui manifesta l'Enfant-Dieu comme Seigneur des seigneurs, c'est dans ces jours de son Ascension l'intronisant à la droite du Père, que la bienheureuse porte-étendard du roi Jésus entreprit (1428), conduisit à leur plus haut sommet de gloire (1429), termina ses campagnes (1430). Ce fut la raison qui détermina le choix de ce jour pour la célébration de sa fête dans les églises de France. Mais elle mourut le 30 mai 1431, veille de la solennité du Corps du Seigneur; digne couronnement d'une telle vie, suprême consécration d'une telle cause : en rejoignant du sein des flammes Michel et ses phalanges, et les vierges martyres, à la cour du roi immortel des siècles, elle laissait l'Église d'ici-bas prosternée devant le Christ roi, Seigneur des nations, tenant ses souveraines assises dans la glorification du Mystère de la foi. »

Oui Saint Pie X, comme Dom Guéranger, nous engagea à être fiers, le 13 décembre 1908 lorsqu'il dit à l'Évêque d'Orléans, lors de la lecture du Décret de béatification de Jeanne d'Arc (Actes de saint Pie X, tome V, pp.204-205) :

« Vous direz aux Français qu'ils fassent leur trésor des testa-

ments de saint Rémi, de Charlemagne et de saint Louis, qui se résument dans ces mots si souvent répétés par l'héroïne d'Orléans : **Vive le christ qui est roi de France !**

A ce titre seulement la France est grande parmi les nations. A cette clause dieu la protégera et la fera libre et glorieuse a cette condition, on pourra lui appliquer ce qui dans les livres saints est dit d'Israël : que personne ne s'est rencontré qui insultât ce peuple, sinon quand il s'est éloigné de Dieu... »

Ce Saint Pape fit même une prophétie, qui nous espérons se réalisera :

Allocution VI Ringrazzio, lors de l'imposition de la barrette aux Cardinaux de Cabrières, Billot, Dubillard et Amette, le 29 novembre 1911 :

« Que vous dirai-je à vous maintenant, chers fils de France, qui gémissiez sous le poids de la persécution ? Le peuple qui a fait alliance avec Dieu aux fonds baptismaux de Reims se convertira et retournera à sa première vocation [...] Les fautes ne resteront pas impunies mais elle ne périra jamais, la fille de tant de mérites, de tant de soupirs et de tant de larmes.

« Un jour viendra, et nous espérons qu'il n'est pas très éloigné, où la France, comme Saul sur le chemin de Damas, sera enveloppée d'une lumière céleste et entendra une voix qui lui répétera : « Ma fille, pourquoi me persécutes-tu ? » Et sur sa réponse : « Qui es-tu Seigneur ? » La voix répliquera : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon, parce que dans ton obstination, tu te ruines toi-même ». Et, Elle, tremblante et étonnée, dira : « Seigneur, que voulez-Vous que je fasse ? » Et lui : **« Lève-toi, lave-toi des souillures qui t'ont défigurée, réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre alliance, et va, fille aînée de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et devant les rois de la terre. » »**

Certains affirment qu'il n'y a qu'une seule mission divine, la mission divine de l'Église, sous entendant qu'il n'y aurait pas de mission divine de la France ; il est facile de réfuter cela avec tou-

tes les citations que nous venons d'exposer. Cette mission divine de la France est d'ailleurs totalement intégrée dans la mission divine de l'Église, puisque c'est l'Église qui sacre les rois, et qui établit les pouvoirs temporels à son service, pour le règne du Christ sur la terre.

Enfin, nous terminerons par cet éloge à Dom Guéranger, par le Marquis de la Franquerie, dans son ouvrage, *La Vierge Marie dans l'Histoire de France*¹⁶.

« Pour que son œuvre de restauration liturgique fût durable et pénétrât la masse des fidèles, l'Abbé de Solesmes voulut en donner le sens et le goût ; il écrivit alors son célèbre ouvrage : « De l'Année Liturgique ». Cette œuvre qui, à elle seule eut suffi à immortaliser sa mémoire n'est qu'une petite partie de ce qui est dû à sa prodigieuse activité : ses travaux canoniques sont d'un juriste éclairé ; ses ouvrages historiques sont de la plus grande érudition ; ses études mystiques de la plus haute envolée. Enfin, il se montra un maître dans ses travaux théologiques : son traité « de la Monarchie Pontificale »¹⁷ contribua puissamment à la proclamation du dogme de l'Infaillibilité Pontificale, quant à son « Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception », il assura la victoire de l'École théologique Française qui, depuis des siècles, défendait ce privilège transcendant de la Vierge et détermina la proclamation de ce dogme.

Dans l'Oraison Funèbre de Dom Guéranger, son ami, le futur Cardinal Pie écrit : « Les grands types de Patriarches sont simples comme la vraie grandeur ; le cachet de leur personnalité est d'en avoir le moins possible devant Dieu et d'être exclusivement dominés et terrassés par Lui. Pas de systèmes, pas de combinaisons, point d'arrangements dans leur sainteté : ils s'acheminent selon que Dieu les soulève et les porte, les mène et les ramène. A la voix du Seigneur, à la voix de son ange ils ne savent que répondre : *adsum*, me voici. » Tel fut le secret de la grandeur et de la ré-

¹⁶ Disponible aux éditions Saint-Remi

¹⁷ Disponible aux Editions Saint-Remi

ussite de l'œuvre gigantesque entreprise par Dom Guéranger.

C'est sous la maternelle égide de Marie que se rencontrèrent ces deux grandes âmes. Le 16 Mars 1841, l'Abbé de Solesmes, de passage à Chartres, s'arrêta pour visiter la cathédrale. Le jeune prêtre qui lui servit de guide — ayant deviné qui était le visiteur — se nomma et de ce jour naquit entre eux cette affection et cette confiance qui ne devaient plus jamais cesser de grandir. Ce prêtre n'était autre que celui qui allait devenir le plus grand évêque du XIX^{ème} siècle et l'un des plus éminents théologiens : le futur Cardinal Pie¹⁸. Pendant quarante ans ils devaient se soutenir. »

Notons que ce choix divin de la France, est pour nous Français, certes une fierté (non pas un orgueil national), mais aussi une **lourde responsabilité**, en ce sens que l'infidélité au Testament de Saint-Remi est plus lourdement châtiée en ce monde par la Sainte Providence. Le refus du plan divin nous a valu la Révolution, source de toutes les autres révolutions dans le monde, qui dure depuis plus de 200 ans, à cause des péchés de nos pères et de nos propres péchés. Acceptons donc simplement, humblement ce magnifique plan divin, et invoquons plus que jamais Notre Dame, Reine de France, patronne principale de la France, Sainte Jeanne d'Arc patronne secondaire de la France ainsi que Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Accomplissons les solennités que la Sainte Église a prescrites en leurs fêtes (15 août et 2ème dimanche de mai), avec piété et esprit de pénitence ; reconnaissant que le châtiment de la Révolution est une juste châtiment des péchés de nos pères et des nôtres.

Ainsi le Sacré-Cœur de Jésus sera peut-être touché par nos prières, lui qui a voulu se révéler sur la terre de France à Sainte Marguerite-Marie, pour y établir la dévotion à son Sacré-Cœur.

« Ce qui est vrai de chacun de nous en particulier est vrai de la patrie et de la société en général. Devant le monstre révolution-

¹⁸ Rappelons que le Cal Pie fut un grand défenseur de la prédilection divine pour la France dans le sens où nous l'avons exposé. Ses œuvres complètes en 10 volumes sont disponibles aux éditions Saint-Remi.

naire, qui a déjà tant détruit, et qui revient à la charge pour achever son œuvre de destruction, Jésus-Christ se présente à la France et à la société : et, vrai Sauveur, il l'appelle à son Sacré-Cœur comme à un refuge assuré.

La France, la France baptisée, restera-t-elle sourde à sa voix ?

Or, voici cette voix, que le Roi du ciel a daigné faire entendre à la Bienheureuse Marguerite-Marie, dans le silence de son monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, en 1689, juste un siècle avant la révolte officielle de la France contre Jésus-Christ et Son Église.

Avant de citer textuellement ces divines paroles, nous tenons à déclarer que nous entendons rester étrangers ici, comme le divin Maître lui-même, à tout ce qui pourrait ressembler à la politique et à l'esprit de parti. Nous constatons seulement, et avec une profonde reconnaissance, les miséricordes spéciales de Notre-Seigneur pour la fille aînée de son Église. Avec sa grâce, nous nous en montrerons de plus en plus dignes.

Le 17 juin 1689, la Bienheureuse servante du Sacré-Cœur écrivait ces lignes, que nous pouvons et que nous devons tous nous approprier :

« Le divin CŒUR désire entrer avec magnificence dans la maison des Princes et des Rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en Sa Passion. Il faut qu'Il ait autant de joie à voir les grands de la terre humiliés devant Lui, qu'Il a senti d'amertume à se voir anéanti à leurs pieds.

« Et voici les paroles que j'entendis à ce sujet : Fais savoir au Fils aîné de Mon SACRÉ-CŒUR (c'est ainsi qu'il daignait appeler le roi de France, Louis XIV) que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de Ma sainte Enfance, ainsi il obtiendra sa naissance à la gloire éternelle par sa consécration à Mon CŒUR adorable. Mon CŒUR veut triompher du sien, et, par son entremise, de celui des grands de la terre.

« Mon CŒUR veut régner dans le Palais du roi de France, être peint dans ses étendards et gravé sur ses armes, afin de les rendre victorieuses de tous ses ennemis, et de tous les ennemis de la

sainte Église. »

Quel rôle était offert par DIEU lui-même au roi Louis XIV, qui gouvernait alors la France ! Et quelle responsabilité pour lui de n'avoir pas fait ce que lui commandait le ciel !

Mais si les hommes changent avec les siècles, Jésus-Christ ne change pas ; et cette bienveillance toute spéciale qu'Il manifestait pour Sa chère France il y a deux cents ans, Il nous la conserve, malgré nos fautes, malgré nos coups de tête, malgré nos folies. »¹⁹

Et nous ferons nôtre ce que Saint François de Sales proclamait dans l'illustre cathédrale Notre-Dame de Paris devant toute la cour royale, à l'occasion de l'oraison funèbre de Philippe-Emmanuel de Lorraine duc de Mercœur²⁰, le 27 avril 1602 :

« Ah ! que les François sont braves quand ils ont Dieu de leur côté ! qu'ils sont vaillans quand ils sont devots ! qu'ils sont heureux à combattre les Infideles ! *Leo qui omnibus insultat animalibus, solos pertimescit gallos*, disent les naturalistes. C'est grand cas que la presence de ce capitaine françois ayt peu arrester la course des armes turquesques, et qu'à son aspect leur lune se soit esclipsée. Je m'en resjouys avec vous, ô France ! Et loué soit nostre Dieu, que de vostre arsenal soit sortie une espée si vaillante, et que l'empire soit venu à la queste d'un lieutenant-general à la cour de vostre grand roy, à qui c'est une grande gloire d'estre le plus grand guerrier d'un royaume, duquel sortent des princes **qui au reste du monde sont estimés et tenus les premiers**²¹. Aussi plusieurs estiment que ce sera un de vos roys, ô France, qui donnera le dernier coup de la ruine à la secte de ce grand imposteur

¹⁹ Mgr de Ségur, *La France au pied du Sacré-Cœur*, p.248-249, Editions Saint-Remi, 2005.

²⁰ « On célébra, l'an 1602, à Paris, où j'étais, les obsèques de ce magnanime prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur; lequel avait fait tant de beaux exploits contre les Turcs en Hongrie, que tout le christianisme devait conspirer à l'honneur de sa mémoire. » Saint François de Sales, *Oraison funèbre de Philippe-Emmanuel de Lorraine*, Ed. Saint-Remi 2006.

²¹ Saint François de Sales qui n'était pas français n'avait pas de mal à prêcher cette vérité.

Mahomet. »

Comme nous venons de le voir, l'Eglise par la voix des Souverains Pontifes, des Saints et des grands auteurs ecclésiastiques n'a pas cessé d'affirmer ce choix divin sur la France, cette *prédilection*. Nous n'avons qu'à nous **incliner**, à **adorer** la volonté de Dieu, et à nous y **conformer**.

Et pour appuyer encore, s'il était besoin cette démonstration, nous finirons par les révélations de Notre Seigneur à Marie Lataste.²²

Notre Seigneur, qui s'est plu à instruire si admirablement Marie Lataste, l'a fait autant pour les fidèles que pour elle-même, ainsi qu'il lui en a donné l'assurance à plusieurs reprises.

Il y a donc pour nous un double intérêt à lire et à méditer les prophéties²³ qui se rencontrent en quelques-unes de ces pages, écrites, à part un petit nombre de lettres, remarquons-le, avant l'entrée de Marie Lataste au Sacré-Cœur, c'est-à-dire avant 1844. Plusieurs de ses prédictions relatives à l'humble converse elle-

²² La Vie et les Œuvres de Marie Lataste sont connues du public religieux depuis 1862. Trois éditions successives de ces admirables écrits (*La vie et les œuvres de Marie Lataste*, chez Bray, Paris, 1862. 1866, 1870. Une traduction allemande en a été imprimée à Ratisbonne, chez Pustet) ont révélé à la France et au monde catholique cette perle précieuse, devenue, sur la fin de sa vie, la gloire de la Congrégation des Religieuses du Sacré-Cœur. Née le 21 février 1822, dans un village du département des Landes, non loin du berceau de saint Vincent de Paul, elle ne fit que passer, toujours humble, sur cette terre, et mourut à Rennes, le 10 mai 1847. Un des ecclésiastiques éminents du diocèse d'Aire, chargé par son évêque d'examiner les Œuvres de Marie Lataste avant leur impression, écrivait à l'éditeur qu'il estimait comme une grande grâce de Dieu d'avoir eu ces pages admirables sous les yeux. Abstraction faite du merveilleux des communications du Sauveur avec cette humble fille des champs, il y a dans ces écrits, dit-il, un tel souffle d'inspiration, une telle paix, une simplicité si douce et une onction si profonde, il y a de telles impressions produites sur l'âme, qu'à mon avis, à la simple lecture, on y doit découvrir Dieu et Son Esprit. »

²³ Extrait de *Voix Prophétiques*, 2 volumes, 1016 pages, 70 €, disponible aux Éditions Saint-Remi. Ce livre, recueil de très nombreuses prophéties, est préfacé par le Cardinal Pic.

même, telles que son admission au Sacré-Cœur, sa mort avant sa vingt-sixième année, sont par leur réalisation un garant de celles qui ont rapport à Pie IX et à la France, et qui sont déjà réalisées en partie aujourd'hui.

La France est la Fille aînée de l'Église. Aussi Notre Seigneur s'est-il plu à entretenir souvent Marie Lataste de sa patrie, la France, de Ses desseins, de Sa justice et de Sa miséricorde à son égard. « Aujourd'hui, lui dit le Sauveur un dimanche après la sainte communion, je veux vous parler de votre patrie ²⁴. Je vous ai entretenue plusieurs fois de la France, mais je ne vous ai point dit encore ce qu'elle est ni comment elle agit. Écoutez : « **Le premier roi, le premier souverain de la France, c'est moi. Je suis le maître de tous les peuples, de toutes les nations, de tous les royaumes, de tous les empires, de toutes les dominations : je suis particulièrement le maître de la France.** Je lui donne prospérité, grandeur et puissance au-dessus de toutes les autres nations, quand elle est fidèle à écouter Ma voix. J'élève ses princes au dessus de tous les autres princes du monde, quand ils sont fidèles à écouter ma voix. Je bénis ses populations plus que toutes les autres populations de la terre, quand elles sont fidèles à écouter ma voix. **J'ai choisi la France pour la donner à mon Église comme sa fille de prédilection.** A peine avait-elle plié la tête sous Mon joug, qui est suave et léger, à peine avait-elle senti le sang de Mon cœur tomber sur son cœur pour la régénérer, pour la dépouiller de sa barbarie et lui communiquer Ma douceur et Ma charité, qu'elle devint l'espoir de Mes pontifes, et, bientôt après, leur défense et leur soutien. Ils lui donnèrent le nom bien mérité de **Fille aînée de l'Église.**

Or, vous le savez, tout ce qu'on fait à Mon Église, je le regarde comme fait à Moi-même. Si on l'honore, Je suis honoré en elle ; si on la défend, Je suis défendu en elle ; si on la trahit, Je suis trahi en elle ; si on répand son sang, c'est Mon sang qui coule de ses veines. **Eh bien ! Ma fille, Je le dis à l'honneur, à la gloire de**

²⁴ Lettre XXVI, t. III, p. 405

vosre patrie, pendant des siècles, la France a défendu, protégé Mon Église ; elle a été Mon instrument plein de vie, le rempart indestructible et visible que Je lui donnais pour la protéger contre ses ennemis. Du haut du ciel, Je la protégeais elle, ses rois et leurs sujets. Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire que de saints dans toutes les conditions, sur le trône comme dans les plus humbles chaumières ! Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire que d'intelligences amies de l'ordre et de la vérité ! Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire que d'esprits uniquement fondés par leurs actions sur la justice et sur la vérité ! Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire que d'âmes embrasées du feu brûlant de la charité ! C'est Moi qui lui ai donné ces hommes qui feront sa gloire à jamais. »

«**Ma générosité n'est point épuisée pour la France ; J'ai les mains pleines de grâces et de bienfaits que Je voudrais répandre sur elle.** Pourquoi a-t-il fallu, faut-il encore et faudra-t-il donc que je les arme de la verge de Ma justice ? Quel esprit de folle liberté a remplacé dans son cœur **l'esprit de la seule liberté véritable descendue du ciel, qui est la soumission à la volonté de Dieu !** Quel esprit d'égoïsme sec et plein de froideur a remplacé dans son cœur **l'esprit ardent de la charité descendue du ciel, qui est l'amour de Dieu et du prochain !** Quel esprit de manœuvres injustes et de politique mensongère a remplacé dans son cœur la noblesse de sa conduite et la droiture de sa parole, conduite et parole autrefois dirigées par la vérité descendue du ciel, qui est Dieu lui-même ! Je vois encore, je verrai toujours dans le royaume de France des hommes soumis à Ma volonté, des hommes amis de la vérité ; mais, **à cette heure**, ma fille, **le nombre en est petit.** Aussi elle brise le trône de ses rois, exile, rappelle, exile encore ses monarques, souffle sur eux le vent des tempêtes révolutionnaires, et les fait disparaître comme les passagers d'un navire englouti dans les abîmes de l'Océan. A peine leur reste-t-il dans ce naufrage une planche de salut qui les mène quelquefois au rivage. Je lui ai suscité des rois ; elle en a

choisi d'autres à son gré. N'a-t-elle point vu, ne voit-elle pas que Je me sers de sa volonté **pour la punir, pour lui faire lever les yeux vers moi** ? Ne trouve-t-elle pas aujourd'hui pénible et onéreux le joug de son roi ? Ne se sent-elle pas humiliée devant les nations ? Ne voit-elle pas la division parmi les esprits de ses populations ? Elle n'est point en paix. Tout est dans le silence à la surface ; mais tout gronde, tout mugit, tout fermente en dessous, dans le peuple, dans ceux qui se trouvent immédiatement au dessus du peuple comme parmi les grands. **L'injustice** marche tête levée et semble être revêtue d'autorité ; elle n'a pas d'obstacle, elle agit comme elle veut agir. **L'impiété** fait ses préparatifs pour dresser son front orgueilleux et superbe dans un temps qu'elle ne croit pas éloigné et qu'elle veut hâter de tout son pouvoir. **Mais, en vérité, Je vous le dis, l'impiété sera renversée, ses projets dissipés, ses desseins réduits à néant, a l'heure où elle les croira accomplis et exécutés pour toujours.**

France ! France ! combien tu es ingénieuse pour irriter et pour calmer la justice de Dieu ! Si tes crimes font tomber sur toi les châtiments du ciel, ta vertu de charité crierà vers le ciel : Miséricorde et pitié, Seigneur ! Il te sera donné, ô France, de voir les jugements de Ma justice irritée, dans un temps qui te sera manifesté et que tu connaîtras sans crainte d'erreur ; mais tu connaîtras aussi les jugements de Ma compassion et de Ma miséricorde, et tu diras : Louange et remerciement, amour et reconnaissance à Dieu, à jamais, dans les siècles et dans l'éternité. Oui, ma fille, au souffle qui sortira de Ma bouche, les hommes, leurs pensées, leurs projets, leurs travaux disparaîtront comme la fumée au vent. **Ce qui a été pris sera rejeté, ce qui a été rejeté sera pris de nouveau. Ce qui a été aimé et estimé, sera détesté et méprisé ; ce qui a été méprisé et détesté, sera de nouveau estimé et aimé.** Quelquefois, un vieil arbre est coupé dans une forêt, il n'en reste plus que le tronc ; mais un rejeton pousse au printemps, et les années le développent et le font grandir, il devient lui-même un arbre magnifique, l'honneur de la forêt. Priez pour la France, ma fille, priez beaucoup, ne cessez point de prier. »

Vivat Christus qui francos diligit !

Bruno Saglio
Directeur des Éditions Saint-Remi

A ceux qui veulent approfondir la question, voici une petite note bibliographiques d'ouvrages, tous disponibles aux éditions Saint-Remi :

DU SACRE DES ROIS DE FRANCE, de son origine et de la Sainte Ampoule, par M. Felix LACOINTA, 1 volume 14,5x20, 194 pages : 15 €

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA SAINTE AMPOULE, par M. LACATTE-JOLTROIS, 1 volume 14,5x20, 55 pages : 6 €

LA MISSION POSTHUME DE SAINTE JEANNE D'ARC et le règne social de Notre Seigneur Jésus-Christ par Mgr Henri DELASSUS 1 vol 517 pages 31,65 €

LA VRAIE JEANNE D'ARC, par Le Père J.B.J. AYROLES 6 vol 3625 pages 200 €

JEANNE D'ARC SUR LES AUTELS ET LA REGENERATION DE LA France par Le Père J.B.J. AYROLES 1 vol 487 pages 28 €

LA VIERGE MARIE DANS L'HISTOIRE DE FRANCE par Le Marquis André DE LA FRANQUERIE 1vol 358 pages 25,00 €

LA MISSION DIVINE DE LA France par Le Marquis de la FRANQUERIE André 1 vol 319 pages 21,10 €

SAINT REMI, thaumaturge et Apôtre des Francs par le Marquis André de la FRANQUERIE 1 vol 36 pages 5,00 €

JEANNE D'ARC ET LA MONARCHIE par M. l'abbé Marie-Léon VIAL 1 vol 585 pages 32,00 €

JESUS-CHRIST, ROI DE France par Louis-Hubert et Marie-Christine REMY 1vol 70 pages 10,50 €

LA ROYAUTÉ SOCIALE DE N. S. JESUS-CHRIST D'APRÈS LE CARDINAL PIE par Le Père de SAINT JUST Théotime 1 vol 261 pages 19,00 €

LA FRANCE AU PIED DU SACRE-CŒUR ET DU TRES SAINT SACREMENT par Mgr de SEGUR, 1 vol 119 pages 10,00 €

DIEU A FAIT LA FRANCE GUERISSABLE par M. l'abbé Augustin LEMANN 1 vol 128 pages 11,20 €

LES ETAPES D'UNE NATION QUI MEURT par M. l'abbé Augustin LEMANN 1 vol 56 pages 6,40 €

LA DAME DES NATIONS DANS L'EUROPE CATHOLIQUE par M. l'abbé Joseph LEMANN 2 vol 727 pages 33 €

L'ORGUEIL ET LA DECHEANCE. De la Vieille France et de la Nouvelle France, par Maître Dominique GODBOUT, 1 vol, format 20,5x28,5, 450 pages, 37 €

CONSIDERATION SUR LA FRANCE par le comte Joseph de MAISTRE 1 vol 228 pages 19 €

LA FRANCE SOUS SAINT LOUIS ET SOUS PHILIPPE LE HARDI par M. LECOY DE LA MARCHE 1 vol 255 pages 18 €

L'ÉVOLUTION, UNE THÉORIE EN CRISE, (sauf pour Jean-Paul II)

Introduction

La théorie Darwinienne de l'évolution généralisée des espèces est actuellement enseignée, ou plutôt assénée, à tous niveaux de la vie sociale et scolaire, dès l'école maternelle jusqu'à dans les universités du 3^{ème} âge. Des conférences, des classes vertes, des émissions de télévision, des sites pédagogiques et touristiques, bref, toutes les ressources techniques disponibles sont au service de ce mythe qui est devenu le dogme incontournable, sous peine de déchéance intellectuelle, d'un siècle dont le cri d'orgueil répète sur tous les tons « nous ne voulons pas qu'Il règne ».

Pour faire douter de Dieu et de sa Révélation rien n'est plus efficace. Nos ennemis le savent bien et le témoignage poignant de Mgr O'Gara que nous joignons à cet article, est là pour l'illustrer et le prouver.

Il est presque impossible de trouver dans la presse officielle, un livre traitant des origines des espèces et de l'homme en particulier, sans rencontrer l'affirmation suivante : « Tous les biologistes s'accordent à dire que l'évolution est un fait établi ». Eh bien non, il y a de nombreux biologistes qui affirment le contraire, mais on ne les connaît pas car on n'en parle pas. Il est de notre devoir de nous informer et de nous instruire sur ce sujet. C'est le contrepoison nécessaire pour nous-mêmes et pour notre entourage. Ne croyons pas que l'évolutionnisme théiste (qui dit que l'homme est issu de l'évolution pour tout ce qui concerne son corps, mais que son âme reste le privilège d'une création Divine immédiate) prôné par nombre de « catholiques » puisse nous rassurer et nous dispenser de ce travail. Bien au contraire, car elle rassure et endort, mais les dégâts sont les mêmes : le doute, le rejet de l'inerrance biblique. Bref, on croit encore en Dieu mais on ne croit plus

Dieu ! C'est une trahison, un blasphème.

C'est pourquoi la **Voix des Frangs Catholiques** vous propose cet article de réflexion écrit par un biologiste sur le registre du bon sens et, disons le, du sens de la Foi, ainsi que deux ouvrages très abordables, complémentaires et profondément catholiques, réédités par les **éditions Saint Rémi** :

-L'un du Révérend **Patrick O'Connell** intitulé : « **Science d'aujourd'hui et problèmes de Genèse** » qui se focalise sur l'origine de l'homme et les fameux fossiles préhominiens. Démontrant avec l'appui des plus hautes autorités scientifiques que dans chaque cas on a eu recours à la fraude et au mensonge. Il montre aussi comment des catholiques progressistes français en particulier, ont largement contribué, en s'appuyant sur Teilhard de Chardin, à faire passer ces idées dans le subconscient catholique.

-Le deuxième livre de **Paula Haigh** est intitulé : « **L'évolution est un mensonge, trente thèses contre l'évolutionnisme théiste** ». C'est un remarquable petit condensé d'objections et d'arguments montrant, en se plaçant sur le plan de la philosophie et de la théologie la plus abordable, que l'évolution théiste est une hérésie qui débilite et défigure l'Eglise plus efficacement encore que l'évolutionnisme athée, car il attaque insidieusement la doctrine catholique et la tradition.

Réponse d'un biologiste à un ami troublé,

Cher ami,

Merci de m'avoir fait parvenir l'article au titre rassurant « Non, l'Eglise n'a pas réhabilité Darwin » du N° 1272 du Courrier Hebdomadaire de P. Debray, daté du 11 Novembre 1996, concernant cette information si grave qui est parue récemment dans la presse au sujet de la reconnaissance par Jean-Paul II du bien fondé de la théorie de l'évolution.

Certes, Jean-Paul II n'a pas dit qu'il réhabilitait Darwin. En voilà une belle consolation! Ce n'est qu'un titre journalistique destiné à

accrocher le lecteur mais qui résume bien le problème. Par contre, ce qu'il a cautionné, c'est bel et bien la théorie de l'évolution, car dire que: "désormais la théorie de l'évolution est **plus** qu'une hypothèse" **implique** qu'elle devient une certitude. Voici le passage en question lu par Jean-Paul II devant l'académie pontificale des sciences : *"...Aujourd'hui, près d'un demi-siècle après la parution de l'encyclique (il s'agit de Humani generis de pie XII), de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse"*, et JP II de préciser : *" Il est en effet remarquable que cette théorie se soit progressivement imposée à l'esprit des chercheurs, à la suite d'une série de découvertes faites dans diverses disciplines du savoir. La convergence, nullement recherchée ou provoquée, des résultats de travaux menés indépendamment les uns des autres, constitue par elle-même un argument significatif en faveur de cette théorie..."* Il s'agit sans conteste de la théorie généralisée qui implique un continuum dans le monde vivant et une filiation entre les grands groupes d'êtres vivants depuis l'apparition supposée de la vie dans la soupe primordiale. C'est bien en ce sens d'ailleurs que l'a perçu P. Debray et tous ceux qui ont entendu cette affirmation de Jean-Paul II qui se répand comme une traînée de poudre et désarme les quelques velléités de résistance qui existaient encore au milieu du martelage scientifico-médiatique pro-évolutionniste auquel est soumis toute la société actuelle.

Une telle affirmation n'est cependant pas du tout partagée par le Pr. **Denton**, biologiste moléculaire, directeur du centre de génétique humaine de Sydney en Australie, qui pense et **démontre** qu'au contraire la génétique moderne remet totalement en cause cette hypothèse venant ainsi confirmer le défi à la théorie que constituait déjà l'absence quasi générale des multitudes de formes de transition (les fameux chaînons manquants²⁵) qu'implique cette

²⁵ Il est tout de même surprenant qu'il soit si difficile de trouver des chaînons manquants entre les espèces si évolution il y a eu ; nous devrions en trouver partout, mais comme il n'y en a pas on a recours à la fraude , c'est ce que mon-

hypothèse, sans parler des autres défis que posent l'embryologie, le calcul probabiliste et les démentis apportés par la découverte des soi-disant fossiles vivants (ex. le *Cœlacanthe*). Je vous conseille de lire et de relire cet ouvrage préfacé par le Pr. M.P. Schutzenberger (membre de l'Académie des Sciences). Scientifiquement parlant, il constitue, à mon avis, la meilleure étude que je connaisse sur le sujet (**L'évolution, une théorie en crise**, par Michael Denton, 1992, Champs, Flammarion). C'est un livre passionnant, remarquablement traduit, d'une lecture facile et très pédagogique pour toute personne s'intéressant à la biologie et qui plus est remarquablement documenté. Je cite un extrait de sa conclusion : *"Quelle que soit notre opinion sur le statut actuel de la théorie darwinienne, quelles que soient les raisons de son attrait incontestable ou la réalité de son état de crise, il est une chose certaine : après un siècle d'efforts intensifs, les biologistes n'ont pas réussi à lui apporter une quelconque validation significative. De fait, la nature n'a pas été réduite au continuum exigé par le modèle darwinien et le hasard n'est pas non plus devenu plus crédible en tant qu'agent créateur de la vie... En fin de compte, la théorie darwinienne de l'évolution n'est ni plus ni moins que le grand mythe cosmogonique du XXe siècle"*. Il est clair, contrairement à ce qu'affirme Jean-Paul II, que si la théorie de l'évolution s'impose à tous les niveaux de la société, ce n'est pas à cause de la concordance des preuves scientifiques qui au contraire la contredisent, mais bien pour des raisons idéologiques orchestrées au niveau mondial, car elle représente la seule explication

tre le père O'Connel, dans *Science d'Aujourd'hui et Problèmes de Genèse*, que nous avons réédité, p. 93-94 : « Le Sinanthrope décrit par le Père Marcozzi, S.J. dans « La Vita e l'Uomo » (p. 342) comme possédant 121 caractères ou traits, dont 50 % appartiennent au chaînon manquant, 36 % caractérisent un être humain, 10 % un animal et 4 % spéciaux au Sinanthrope, est une créature imaginaire dont une partie appartient à un singe babouin, plusieurs parties aux Sinanthropes n° 1, 2 et 3, et une partie à « l'Homo Sapiens » trouvé en 1934. C'est un être beaucoup plus prodigieux que la chimère qui ne se composait que de deux ou trois parties : (tête de lion, corps de chèvre et queue de serpent).

"apparemment" cohérente permettant d'éliminer le recours au surnaturel.

Il est tout de même paradoxal, mais surtout dramatique, que Jean-Paul II choisisse précisément le moment où cette hypothèse est battue en brèche par la science moderne elle-même, pour y apporter sa caution avec toutes les conséquences destructrices que cela entraînera !

Contrairement à P. Debray qui ironise pour discréditer l'article du Monde en réponse à la phrase de Jean-Paul II et tente ainsi de se conforter dans sa propre opinion selon laquelle cette information n'a rien qui puisse troubler la conscience catholique, je trouve cette réponse du Monde **tout à fait pertinente**. Voilà leur conclusion : *« Les conséquences de cette réhabilitation peuvent être considérables. La distance ainsi prise avec la lecture fondamentaliste de la Bible risque d'entamer tout l'édifice dogmatique chrétien, fondé sur le péché originel et l'existence du mal, qui a façonné nos mentalités occidentales. Sans la notion de la culpabilité héréditaire, liée à la dérive du premier homme, Adam, les dogmes centraux de la foi chrétienne, comme le péché originel et la Rédemption, ne sont pas compréhensibles. Or, à partir du moment où l'on admet que l'homme n'est pas né du doigt de Dieu, mais s'est dégagé progressivement de l'animalité, toute la manière d'appréhender l'existence du mal dans le monde doit être révisée. En comblant son retard par rapport aux exigences posées par la communauté scientifique, l'Eglise voit s'ouvrir sous ses pas un fossé vertigineux »*. Je laisserai encore la parole à Denton qui partage l'avis du Monde : *" L'importance culturelle de la théorie de l'évolution est donc incommensurable, ...elle représente le triomphe de la thèse séculière qui ... a évincé la vieille cosmologie naïve de la Genèse dans l'esprit de l'homme occidental"*. Il est clair que les ennemis de notre sainte religion ont parfaitement vu, contrairement à P. Debray, les conséquences dramatiques de cette petite phrase.

P. Debray se console, voire s'enthousiasme, parce que Jean-Paul II dissocie l'évolution du matérialisme biologique de Darwin. En effet d'après lui l'évolution ne concernerait que la partie matérielle de l'homme (son corps, ses aptitudes physiques bref tout ce qui est "animal" chez lui). Dieu, maître de l'évolution, se serait décidé un jour, vu probablement le niveau avancé auquel était arrivé

l'animal hominidé, à choisir l'un d'entre eux pour lui insuffler son Esprit afin qu'il lui ressemble, le connaisse, l'aime et le serve²⁶.

Il faut vraiment n'avoir jamais médité sur les conséquences d'une telle hypothèse de " la création immédiate de l'âme humaine dans un corps animal préexistant " pour afficher un tel réconfort. Imaginons 5 min la situation de ce pauvre Adam : La veille de sa transformation il était un animal, mi-singe mi-"homme", loin d'avoir la grâce et l'agilité des autres animaux qui peuplaient la savane forestière. Il vivait au milieu d'une nombreuse tribu luttant pour la vie dans un environnement des plus hostiles mais ayant cependant réussi à se faire une place dans la niche écologique qu'il occupait (évolution oblige et c'est l'image que nous en donne la préhistoire). Tout à coup, après une belle nuit étoilée par exemple, il se réveille Homme. Dieu lui a insufflé son Esprit. Le voilà conscient de la dépendance d'un Dieu qui l'a transformé, de sa destinée surnaturelle, il est doué des puissances de l'âme que sont la volonté et l'intelligence. Remarquez que ce n'est pas tout, le catéchisme nous l'apprend, et c'est de Foi, que dans sa bonté surabondante Dieu lui conféra ses dons préternaturels que sont entre autres l'impassibilité (absence de souffrance), l'intégrité (parfaite subordination du corps aux puissances de l'âme), l'immortalité, la science infuse sans parler de la parole (ce qui est parfaitement incompatible avec ce que nous laisse entrevoir la vision évolutionniste). Le voilà donc qui se réveille en pleine conscience au milieu de ses frères et sœurs, de ses parents, de sa tribu qui ne sont composés que d'animaux stupides, mais physiquement absolument semblables à lui. Quelle horreur !, quelle angoisse n'a t-il pas

²⁶ C'est ce que l'on appelle l'évolutionnisme théiste et que Paula Haigh, dans son ouvrage *L'Évolution un Mensonge*, appelle « une hérésie qui débilite et défigure l'Eglise d'aujourd'hui, et cause à terme certainement plus de mal que l'évolutionnisme *athée* ; l'évolutionnisme « théiste », en effet, abaisse l'action de Dieu au rôle d'un mécanisme pour justifier le processus supposé naturel de l'évolution ; par son irrévérence vis-à-vis de la Sainte Ecriture comme Parole de Dieu révélée, il attaque en outre insidieusement la doctrine catholique et la Tradition. » L'auteur développe 30 thèses, où elle puisera dans Saint Thomas d'Aquin l'argumentation en contradiction avec cette funeste théorie.

dû ressentir !, quel choc psychologique abominable auquel aucun équilibre n'aurait pu résister ! Que devient le Paradis terrestre dans tout cela ?, au grenier des vieilles lunes probablement lui aussi. Peut-on aimer un Dieu qui aurait fait une pareille monstruosité et, qui plus est, aurait soumis cette pauvre "créature" confrontée à cette inconcevable prise de conscience dans un monde de lutte pour la vie, à une épreuve d'obéissance qui devait conduire, en cas de défaillance, à la condamnation de toute sa descendance à la damnation éternelle.

En se plaçant du strict point de vue naturaliste de l'évolution, la débilité physique de l'homme est à elle seule un argument très fort contre l'évolution de l'animal hominidé préalable à l'acquisition des puissances de l'âme conférées par Dieu pour lui donner sa qualité d'Homme. Il aurait dû en effet atteindre un degré minimum d'autonomie, d'agilité, de résistance, d'instinct au moins égal à celui des animaux contemporains afin de pouvoir subsister avec quelques chances de succès dans la lutte pour la vie implacable qu'il devait soutenir. Or l'homme par sa nature est le contraire de tout cela. Extrêmement dépendant d'un long apprentissage jusqu'à un âge avancé, il est dépourvu de fourrure ou des plumes lui permettant de résister aux intempéries, ni agile, ni rapide pour échapper à ses prédateurs, d'une force physique très modeste pour sa taille, sujet, contrairement aux animaux sauvages, à toutes sortes de maladies (le trou de la sécu est là pour l'attester). Bref, sans les puissances de l'âme qui lui permettent de compenser surabondamment, grâce à son industrieuse activité, ses défaillances physiques, un tel "animal" n'aurait eu aucune chance de survie.

Non, franchement une telle hypothèse ne peut conduire dans le meilleur des cas, qu'à la négation de Dieu, mais beaucoup plus sûrement à la haine de Dieu.

D'ailleurs quoiqu'en disent Jean-Paul II et P. Debray ce n'est pas ce qu'implique la théorie de l'évolution qui d'après eux est "plus qu'une hypothèse". D'après cette théorie, les puissances caractéristiques de l'homme que sont la capacité de raisonner, de concevoir des abstractions, de les exprimer par un langage etc., émergent bien de la matière et ne sont que le résultat du jeu complexe

des régulations hormonales et de l'évolution du cerveau qui n'a fait que se complexifier au cours du temps. Cette hypothèse ne nie pas forcément l'existence d'un Dieu, mais c'est alors le Grand Architecte de l'univers des francs-maçons déistes qui aurait donné l'impulsion initiale (Big-Bang cité par P. Debray) pour ensuite se désintéresser de sa création et la laisser peu à peu progresser (grâce à l'évolution) vers le point oméga, c'est-à-dire rejoindre Dieu lui-même. On retrouve Teilhard de Chardin et les déviations des théologiens modernistes comme Blondel et de Lubac qui nient toute discontinuité entre le naturel et surnaturel et d'une certaine manière les élucubrations du New-âge qui prétendent que l'humanité est enfin arrivée à un degré d'évolution suffisant pour prétendre entrer en contact avec ses maîtres extra-terrestres. Cette théorie qui nie Notre-Seigneur et toute la révélation, qui conduit qu'on le veuille ou non aux théories racistes, a cependant "l'avantage", par rapport à l'hypothèse de P. Debray et de Jean-Paul II, d'avoir une certaine cohérence interne (non intervention de Dieu) qui constitue sa force de séduction pour tous les négateurs de la Révélation chrétienne.

Après avoir défendu la réalité du processus de l'évolution, P. Debray, défiant toute logique, affirme que de toute façon nous n'avons plus de soucis à nous faire car depuis l'apparition de l'homme le processus s'est arrêté et maintenant c'est éventuellement l'homme qui contrôle sa propre évolution. Sur quelles données s'appuie-t-il pour dire cela ? C'est totalement absurde, car l'évolution par principe, résulte automatiquement de l'interaction du vivant et de son environnement. Il n'y a donc aucune raison, si l'évolution est une réalité, pour que son processus s'arrête. Si, pour justifier son assertion, il s'appuie sur le fait que depuis l'époque historique on ne constate plus d'évolution c'est, il me semble, **une très forte indication qu'elle n'a jamais existé.**

Alors pour pouvoir interpréter la Révélation à sa guise et reléguer ce qui dérange sa thèse dans le genre Contes et Légendes, P. Debray sort l'arme suprême qui consiste à mettre des étiquettes infamantes à ceux qui voudraient malgré tout croire encore à l'inerrance de la Révélation biblique. Ce sont des "fondamentalis-

tes" comme les musulmans du même tonneau, de même qu'il y a des "traditionalistes", voire ce qui est pire des "intégristes" et j'en passe ... Remarquez que si vous êtes tout cela à la fois, il est probable que vous soyez enfin "catholique". Certes la Bible n'est pas un livre de sciences exactes et le but premier de la Révélation n'est pas de nous parler de biologie. Elle parle selon les apparences qui **parfois et même souvent** peuvent correspondre à la réalité. Qu'on le veuille ou non ce livre Révélé et sans erreurs (cf. acte de Foi) peut donner des indications qui font référence aux lois créées par Dieu et qui gouvernent l'organisation du monde matériel, sans que pour autant l'on tombe *ipso facto* dans l'erreur fondamentaliste. Il y a tout de même de temps en temps quelque chose de vrai dans ce que raconte la Bible, même dans le double récit de la Genèse !.

N'en déplaise à Jean-Paul II et à P. Debray, Dieu dans sa prescience et sa sollicitude pour notre faiblesse, afin de nous donner des arguments pour déjouer les pièges à venir du côté d'une certaine science moderne, inspirée par le père du mensonge pour arracher Dieu des consciences et promouvoir l'homme à sa place, Dieu, dis-je, a condamné la théorie de l'évolution de la façon la plus absolue et avec une insistance qui ne peut être attribuée au hasard. En effet, dans le récit de la création il répète tel un "leit-motiv", pour chaque création d'un être vivant : "selon son espèce il le créa", signifiant par là que chaque grand groupe tel qu'il est désigné dans la Genèse, a été créé avec ses caractéristiques propres et excluant qu'ils puissent dériver les uns des autres comme l'affirme le principe de l'évolution, qui au dire de JP II, est "plus qu'une hypothèse" et donc une certitude. Pourquoi Dieu qui est notre Père aurait-il affirmé avec tant d'insistance un tel détail s'il n'était pas exact ? Par pure recherche poétique ! Bien sûr que non, mais bien évidemment pour nous donner des éléments de jugement afin de préserver notre Foi. Il est tout à fait remarquable et rassurant de constater avec Denton que la génétique moléculaire moderne arrive à la même conclusion, au grand étonnement et désappointement des évolutionnistes eux-mêmes.

Enfin, Dieu qui ne parle pas pour ne rien dire, mais bien pour

nous instruire, Dieu qui est la Vérité même et qui ne peut mentir, ne nous dit pas qu'il a pris un animal pour créer l'homme. Il prend bien soin de préciser qu'il le fit à partir du limon de la terre, c'est-à-dire à partir des éléments qui composent la création (où P Debray a-t-il pris que le limon était de la matière vivante ?). Pourquoi aurait-il caché le fait qu'il ait pris un animal pour lui insuffler son Esprit s'il l'avait réellement fait ? S'il prend la précaution au contraire de bien nous préciser que l'homme n'a pas été fait à partir d'un animal, c'est peut-être pour nous prémunir contre cette erreur si préjudiciable pour la Foi. Il n'y a rien là-dedans qui ne soit compréhensible par le plus petit d'entre les humains et ce n'est pas demander au texte biblique des explications scientifiques de haute volée que de savoir lire le texte qui nous est proposé. Vouloir nier une telle évidence c'est retirer au texte biblique toute crédibilité, toute possibilité de transmettre une quelconque vérité, et c'est précisément ce que veulent arriver à prouver nos adversaires.

Comme si cela ne suffisait pas et afin de nous convaincre davantage que l'homme n'a aucune parenté avec un animal préexistant, Dieu demande à Adam de les nommer tous et de se choisir si cela est possible une compagne parmi eux ! Voilà une demande étonnante ! Or que répond Adam après avoir soigneusement examiné toutes les créatures vivantes ? Non, décidément, aucune ne pouvait lui être une aide et une compagne. S'il était issu d'un animal qui, dans l'hypothèse évolutionniste ne pouvait pas être unique, il n'aurait dû avoir que l'embarras du choix pour trouver une "femelle" capable de satisfaire son instinct animal de procréation parmi les nombreuses cousines et autres hominiens qui lui étaient en tous points physiquement semblables. Il l'aurait trouvée jolie mais stupide, un idéal que beaucoup lui envierait actuellement !

Tout cela est bien triste et il faut vraiment avoir perdu de vue la grandeur et de la dignité de l'homme, chef-d'œuvre de l'amour de Dieu, pour adhérer sans frémir à de pareilles théories.

Si les théories scientifiques modernes, qui ne sont pas La Science, vous troublent (je reconnais qu'il y a parfois de quoi), ré-

citez souvent votre acte de Foi en pensant à la Révélation et rappelez-vous: "que celui qui a des oreilles pour entendre, entende, et des yeux pour voir, voie", rappelez vous surtout que : "si vous n'êtes comme des petit enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux". Or le propre d'un petit enfant est de croire dur comme fer ce que lui enseigne son père, malgré les méchants camarades et malgré la maîtresse qui lui disent le contraire. Or notre Père est le Dieu trois fois Saint, qui nous a révélé notre origine et notre finalité. Je crois donc malgré le monde, malgré la "science", malgré Jean Paul II et malgré la multitude que je ne viens pas d'un animal mais que j'ai été créé en Adam, le premier homme, corps et âme à l'image et à la ressemblance de Dieu selon le modèle parfait qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ et que la Femme l'a été à partir du côté de l'homme comme l'Eglise est issue du côté du Christ. C'est ce qui justifie notre entière responsabilité dans la faute originelle, ainsi que la sublime grandeur de notre destinée.

Il est effarant de voir à quel point la Jean-Paulâtrie post-conciliaire obscurcit les esprits au point de les rendre aveugles et dénués de tout bon sens. Dire que cette information n'a aucune conséquence sur le dogme du péché originel et sur tout l'édifice de la Foi est vraiment incroyable. A force de ne pas vouloir reconnaître que Jean-Paul II est un agent, conscient ou inconscient, des ennemis de l'Eglise, on en arrive inexorablement à tout faire pour l'excuser, à adopter leurs thèses et à contribuer à les faire admettre à ceux que l'on devrait au contraire mettre en garde. Notre-Seigneur, lui-même, nous a pourtant avertis par la voix de ses apôtres (saint Paul, deuxième épître à Timothée, 3, 11) : *"Un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions et de leurs démangeoisons d'oreille, ils se donneront des maîtres à foison et détourneront l'oreille de la Vérité pour se tourner vers des fables"*. La punition de cette apostasie a été clairement énoncée par Notre-Seigneur lui-même *"je les rendrai sourds et aveugles afin qu'ils n'entendent pas (la parole de vérité) et ne voient pas (les pièges du démon)"*. Après avoir avec son prédécesseur dénaturé le Saint Sacrifice de la Messe, modifié le rituel de tous les sacre-

ments au point de les rendre plus que douteux, après avoir introduit et promulgué les pires déviations (faux œcuménisme et rencontres du même nom, liberté religieuse) toutes formellement condamnées par toute la tradition (Papes et conciles compris), après avoir contribué à divulguer l'hérésie de la Rédemption universelle (on peut faire son salut dans toutes les religions, on est tous sauvés du fait de l'incarnation par laquelle Jésus-Christ a assumé toute la nature humaine), après l'abominable **trahison de Reims** où il a publiquement affirmé que le baptême de Clovis ne différait en rien d'un baptême ordinaire, niant ainsi indirectement toute la mission de la France fille aînée de l'Eglise et protectrice temporelle du Saint Siège (affirmée et perpétuellement confirmée par toute la tradition, les Papes et Dieu lui-même: cf. Sainte Jeanne d'Arc et le Sacré Cœur), après avoir aussitôt rappelé au contraire que la mission de la France consistait à répandre à travers le monde les valeurs de Liberté, Egalité, Fraternité qu'elle avait si bien su promulguer jusqu'à présent (il s'agit donc de répandre avec encore plus de zèle si cela était possible les principes révolutionnaires édulcorés à la sauce des Droits de l'Homme), voilà qu'il s'attaque aux fondements mêmes de la Foi en lançant discrètement l'idée que l'évolution est « plus » qu'une hypothèse, selon une méthode bien connue pour son efficacité (on lance le débat pour faire progresser l'idée dans l'opinion publique, puis on opère éventuellement un léger recul pour faire taire les opposants trop bruyants et enfin on officialise la chose dans un emballage adéquat). Tout cela sur fond de préparation du grand jubilé de l'an 2000 qui va consister pour l'église "catholique" à renier tout son passé, à demander pardon pour le mal que l'on aura, soit disant, fait aux hérétiques de tout poil et enfin à rejeter la royauté universelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, seul nom par lequel pourtant nous pouvons être sauvés.

Si vous croyez après cela que Jean-Paul II est encore le vrai vicair du Christ, infailliblement inspiré du Saint-Esprit et qu'il faut donc le suivre dans l'établissement de la nouvelle religion humanitaire universelle qu'il bâtit sur les ruines de la Religion Catholique, au point d'accepter maintenant le principe de l'évolution qui nous

est imposé pour des raisons idéologiques au nom de la Science qui, au contraire lorsqu'elle est lue objectivement, en démontre l'impossibilité, j'y perds mon latin. Remarquez bien qu'au-delà de la plaisanterie le problème est on ne peut plus grave, il s'agit tout simplement de notre salut éternel.

Bien amicalement

Pierre Saglio

(Ingénieur Agronome, Docteur ès Sciences, ancien Directeur de
Recherches en Physiologie Végétale à l'INRA et diplômé de
l'Institut Pasteur en microbiologie)

Document Annexe

DARWINISME - SECULARISME - COMMUNISME

Mgr. Cuthbert M. O'Gara

Dans son livre *"The surrender to secularism"* (L'abandon au sécularisme), Mgr. Cuthbert M. O'Gara, qui fut évêque de Yuanling, en Chine, écrit avec des mots émouvants pour nous mettre en garde contre l'évolutionnisme. Dans l'introduction intitulée *"Darwinisme - Sécularisme - Communisme"*, il présente ses remarques ainsi: *"Mon message concerne le sécularisme, qui fraie la voie au communisme."*

Quand les troupes communistes ont occupé mon diocèse elles furent suivies dans un très court délai par le corps de propagande - la branche civile des forces rouges - une organisation, certainement plus disciplinée, plus zélée, plus fanatique que l'Armée populaire de Libération elle-même. La population entière, ville et campagnes, fut immédiatement organisée en catégories distinctes - école primaire et secondaire, élèves et professeurs (catholiques, protestants et païens), commerçants, artisans, membres de chaque profession (oui, même les simples coolies). Chacun, pendant une semaine ou plus, était forcé d'assister au séminaire prévu pour sa propre catégorie et, là, il fallait bon gré mal gré écouter la ligne

communiste officielle.

Maintenant, je demande quelle était la leçon donnée aux endocrinés ? On pourrait supposer que cela eût été quelques perles de sagesse répandues par Marx, Lénine ou Staline ! Ce ne fut cependant pas le cas. **La première leçon, la leçon fondamentale donnée fut que l'homme descendait du singe - le Darwinisme !** Cela choqua naturellement les chrétiens (Catholiques et Protestants) dirigeant des séminaires et on pouvait s'attendre à ce qu'ils réagissent violemment. Les non-chrétiens, qui en Chine sont communément considérés comme des païens, et qui constituent la grande majorité de la population, furent également opposés à la théorie de l'évolution car depuis des temps immémoriaux le peuple chinois, par une sorte de voie nébuleuse, croyait en un Être Suprême, au salut et en l'existence après la mort.

Etes-vous surpris que les communistes chinois choisissent le Darwinisme comme pierre d'angle pour construire leur nouvelle structure politique ? Au début, cette opération me laissa perplexe. J'avais cru qu'ils commenceraient par exposer les principes économiques de Marx. Plus tard, dans une geôle rouge, la raison de cette tactique inattendue me devint très claire. A cette époque j'avais très bien compris que le but premier du gouvernement de Pékin était d'extirper toute croyance et pratique religieuse en Chine, particulièrement pour détruire de fond en comble l'Eglise catholique. Après deux ans de détention et de souffrance où je dus supporter, avec mes moines et mes religieuses, toute sorte d'entraves et d'humiliations, je ne savais que trop combien la clause de "liberté religieuse", insérée dans la Constitution de 1948 n'y figurait que pour aveugler les gouvernements étrangers et n'avait aucune sorte de validité à l'intérieur de la Chine rouge. La politique officielle, rigide et cruelle, était parfaitement claire. *Religio delenda est*. La religion doit être détruite.

Le Darwinisme nie Dieu, l'âme humaine, et la survie. Dans ce vide le communisme entre comme le maître exclusif de l'esclavage intellectuel qu'il a créé. Dans les prisons rouges dans lesquelles je fus détenu, le slogan "amenez-nous votre esprit et tous vos problèmes disparaîtront", était inculqué dans l'esprit des prison-

niers avec brutalité et une lassante monotonie. Seul un holocauste rabaissant la personne humaine peut rassasier l'appétit de domination du régime rouge de Pékin.

L'auteur:

Né au Canada, en 1886. Ordonné prêtre au Monastère Passioniste de Saint-Michel, dans le New Jersey, en 1915. Envoyé comme missionnaire en Chine en 1924. Consacré évêque de Yuanling en 1934. Souffrit les arrestations, la prison et les tortures en 1941 et 1949. Expulsé de Chine en 1953. Décédé à Saint-Michel le 13 mai 1968.

Tiré de *Daylight* n°16 (été 1995)

JOSEPH DE MAISTRE

(1753 – 1831)

« Tous les grands hommes ont été intolérants, *« et il faut l'être*. Si l'on rencontre sur son chemin un prince débonnaire, il faut lui prêcher la tolérance, *afin qu'il donne dans le piège*, et que le parti écrasé ait le temps de se relever par la tolérance qu'on lui accorde, *et d'écraser son adversaire à son tour*. Ainsi le sermon de Voltaire, qui rabâche sur la tolérance, est un sermon fait aux *sots* ou aux *gens dupes*, ou à des gens qui n'ont aucun intérêt à la chose¹ ».

-I-

En Savoie².

Il faudrait un Bossuet pour parler de Joseph de Maistre ; il faudrait sa langue, son éloquence, la profondeur de sa science, les mots très-vifs qui lui sont naturels ; un tel talent n'est pas contemporain : on ne sait plus rien de la rhétorique. Ici, nous n'allons rendre solides que quelques aspects de son portrait. Personne, à ce que je crois, n'a exactement souligné l'incroyable courage, la foi énorme de cet homme martyr et persécuté qui fut relégué « à des milliers de lieues de sa famille », martyr elle-même et rendue miséreuse comme lui, d'autant plus sanctifiée que nous n'avons, venant de son épouse ou de ses enfants, aucune plainte, sinon aucune larme silencieuse ; aucune déclamation vengeresse ; pour tout dire aucun tremblement.

¹ *Correspondance de Grimm*, 1^{er} juin 1772, cité par J. de Maistre en *Préface aux Lettres à un Gentilhomme sur l'inquisition espagnole* (Ed. Saint-Remi, 2001, p. 27).

² Notre article sur J. de Maistre est divisé en trois ou quatre parties selon la place restante.

Martyr de la Révolution, jamais il n'a insulté, car c'eût été injurier le malheureux peuple trahi qu'il aimait ; c'eût été surtout monter en idoles – paradoxe qu'il aurait aimé – les hordes jacobines qui ont mis sa Savoie natale en servage au nom de la menteuse liberté. Joseph de Maistre a combattu la Révolution ; il a combattu avec justice l'idée révolutionnaire, l'esprit de mutinerie, la pente lâche qui mène le sot à hurler en écho le mot soufflé dans son oreille par l'agitateur stipendié qui le côtoie et l'énerve dans une foule : « libérez Barrabas ! » Le mauvais goût des histrions de son temps et du nôtre à célébrer le vice, le crime, l'obscénité, débute avec les Lumières, avilit les âmes depuis lors dans un lent travail planifié qu'on nomme « judaïsation de la société chrétienne » : jamais donc il n'a cherché à se revancher des offenses répétées dont la Révolution accablait sa famille et lui-même. Il faudrait, disions-nous, un Bossuet, un Bourdaloue, un Chateaubriand quelque fois, pour tonner contre la Révolution ou montrer par quels enchantements et sorcelleries, elle a détourné des millions d'âmes de la grâce divine qui les avait baignées et élevées vers le Ciel des siècles durant sans qu'aucune de ces âmes ait songé, fût-ce un instant, que cette grâce lui venait autrement que par la prière, le sacrifice, les œuvres belles qui sortaient de ses mains. A toutes les pages du comte de Maistre se reconnaît cette vertu véritable et vraie entre toutes : l'expiation des offenses faites à Dieu ne sera accomplie qu'au jour où Dieu lui-même acceptera en offrande les supplications que lui adresse son peuple. L'intercession de soi ne compte pour rien.

J'emploie le terme de persécution afin que mes lecteurs jeunes et vieux considèrent ceci : pour la plupart, en effet, ils ne connaissent pas Joseph de Maistre, ou le connaissent mal ; nul n'a devant eux prononcé son nom en public ou en amphithéâtre excepté pour tordre le cou à sa doctrine ou dissuader qu'on le lise. Je souhaite d'abord qu'on entende ici une persécution savante, perverse et tactique ; persécution qui fut un peu honteuse d'abord durant le XIX^{ème} siècle car les meilleurs auteurs

lisaient encore les meilleurs auteurs et les citaient ; puis persécution éperdue, désaxée et imbécile aujourd'hui, où les ennemis de l'homme s'aperçoivent qu'ils ont perdu la guerre de l'erreur une fois de plus ; qu'il leur reste l'issue de museler le bétail, au moins pour un temps. L'Université française, centre de propagande kantienne, n'a pas négligé de le lire tout de travers : elle regrette « que la plus féconde des écoles philosophiques, celle d'Auguste Comte, n'ait eu... aucune fécondité » ; elle attribue, « un beau tempérament littéraire à Proudhon ». J. de Maistre est rangé comme « pamphlétaire et polémiste, avec Paul-Louis Courier et Lamennais..., pour ses dons originaux ». Le terrorisme intellectuel est illettré ou n'est pas. Écoutons un peu les maîtres à penser :

« Il (J. de Maistre) nie tout ce que le XVIIIème siècle avait cru¹. Il balaye Montesquieu, Voltaire, Rousseau ; il veut la royauté absolue, sans pouvoir intermédiaire² ; la passion de l'*unité* anime de Maistre ; il hait tout ce qui sépare, tout ce qui distingue... il affirme qu'il y a *unité* là où il y a volonté unique... comme un *dur logicien*³ ; il n'a été qu'un philosophe ennemi des philosophes⁴, dénué de sens artistique...

¹ On veut nous faire croire que le XVIIIème siècle « croyait » en quelque chose, ou, mieux, « croyait » quelque chose...

² Lanson nomme ici certainement « pouvoir intermédiaire » cette chose sans autre pouvoir que l'agitation entrecoupée de sommeil qu'on nomme un parlement ou, ce qui est mieux dans le second état, une *chambre*.

³ Lanson, niant apparemment qu'un être puisse être *Un*, voit comme le défaut crucial d'une philosophie qu'elle retienne le principe de non-contradiction : ce qu'il supporte mieux c'est qu'on puisse affirmer une chose et son contraire à la manière de Jean-Jacques et de tout sophiste, oubliant ou feignant d'oublier qu'en son sens courant chez les hellénistes et les médiévaux *sophiste* veut dire *séducteur*.

⁴ C'est l'aveu de l'illettré ou du sot incompetent : il y aurait eu, à en croire Lanson, des philosophes au XVIIIème siècle ? Lanson affirme sans rougir qu'il suffit de se proclamer « philosophe » pour l'être tout de bon. Pauvre Aristote, vraiment, pauvre Sénèque, pauvre saint Paul, trop profonds pour être des normaliens !

grognon et grincheux. Nous ne pouvons le lire sans nous sentir constamment taquiné, bravé¹, dans toutes les affirmations de notre raison². » (Gustave Lanson, Directeur de l'École Normale supérieure, *Histoire de la Littérature française*, 1894, pp. 908, *sq.*)

Mon second vœu est de prier le lecteur de voir en Joseph de Maistre l'Apôtre pour notre temps de la Divine Providence. Il n'est presque aucun chapitre de ses ouvrages, aucune lettre dans sa correspondance dont cette idée de *Providence* est absente ou oubliée : c'est la signature du grand chrétien.

« Je vous le répète – écrit-il dans les « *Soirées* » (*Premier entretien*) – ; je n'ai jamais compris cet argument éternel contre la Providence, *tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchants*. Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait de même parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble ; il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes. Mais la fausse opinion ressemble à la fausse monnaie qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'ils font. C'est l'impiété qui a d'abord fait grand bruit de cette objection ; la légèreté et la bonhomie l'ont répétée : mais en vérité ce n'est rien. Je reviens à ma première comparaison : un homme de bien est tué à la guerre, est-ce une injustice ? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle ; si son ami le trahit ; s'il est écrasé par la chute d'un édifice, etc., c'est encore un malheur ; mais rien de plus, puisque tous les hommes sans distinction sont su-

¹ Mais... il me semble que c'est une raison supplémentaire de lire un auteur ! Que serait la lecture, la joie de lire et de s'aventurer si tout est lisse, plat, normalisé pour tout dire ?

² La raison dont il s'agit est la raison cérébrale des naturalistes : représentons-nous *l'instinct* chez le chien ou le chat, augmentons-le de quelques *degrés*, trois quatre ou plus et nous avons la raison humaine. Kant a passé par là.

jets à ces sortes de disgrâces. Ne perdez jamais de vue cette grande vérité : *Qu'une loi générale, si elle n'est injuste pour tous, ne saurait l'être pour l'individu*. Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir ; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvait échapper ; celui qui en revient pouvait y rester. Tous ne sont pas morts ; mais tous étaient là pour mourir. Dès lors plus d'injustice : la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous ! l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un *accident*. »

C'est exactement reprendre le thomisme, on le voit, autant que le lapidaire Aristote dont le comte admirait si fort « le style presque avare de mots », comme il disait. Le texte des *Soirées* renvoie entre autres à celui-ci, il me semble :

« La divine Providence, qui gouverne les êtres, ne les soustrait pas à la destruction, à l'imperfection et au mal... Le bien général passe avant le bien particulier. Un sage gouvernement peut donc permettre qu'une partie reste privée d'un degré de bonté, si le bien général doit s'accroître en proportion. Or si l'on fait disparaître le mal qui est dans certaines parties de l'univers¹, on retranche beaucoup de la perfection de l'univers, dont la beauté résulte de la réunion combinée du bien et du mal »².

De Maistre reçut modestement le jour à Chambéry en 1753

¹ Rappelons que *cosmos* en grec traduit à la fois *ordre* et *beauté*.

² V. S. Thom. *Sum. contra gent.* II, LXXI, sq. : *Ex his etiam apparet quod divina Prudentia, quae res gubernat, non impedit quin corruptio et defectus et malum in rebus inveniantur... Adbuc multa bona sunt in rebus, quae, nisi mala essent, locum non haberent ; sicut non esset patientia justorum, si non esset malignitas persequentium ; nec esset locus justitiae vindictivae, si delicta non essent ; in rebus etiam naturalibus, non esset unius generatio, nisi altetrius corruptio... Igitur non debet per divinam Providentiam totaliter malum excludi a rebus.*

d'une famille de magistrats¹. Le duché était indépendant depuis le XI^{ème} siècle et aussi prospère que peut l'être un duché chrétien que l'usure n'a pas pillé, aussi chrétien qu'un état qui a tenu les déicides du Calvaire en quarantaine². J. de Maistre était très-fier de cette souche : on rapporte ce trait qu'il eut devant de grandes dames venues en cure en Savoie et qui vantaient leur origine comme des quartiers de noblesse : « Eh bien moi – dit-il, – je suis de Chambéry ». C'était tout comme un autre qui raillait à la même époque : « J'aime mieux être le dernier dans mon village, que le second dans Rome » Il était fier de son berceau, fier des vertus qui l'avaient entouré, fier de tous les souvenirs qu'il gardait en son cœur. Il était fier d'être un Savoyard de Chambéry.

La vie est patriarcale comme l'ensemble des êtres et des choses au milieu desquels de Maistre naquit et grandit. Les hautes montagnes, les rigueurs de l'hiver effrayent le mécréant mais portent l'âme raisonnable à l'idée de sommet. Le marin des côtes bretonnes, celui du cabotage ou celui des vastes courses de la *Route des épices*, ou le Bordelais qui s'installe aux Antilles, ou l'alsacien qui s'expatrie en Algérie, tous ceux-là conviennent qu'ils n'avaient point haï ce qu'ils quittaient, qu'ils n'avaient point bâti une nouvelle maison sans s'inspirer de l'aspect du nouveau Ciel qu'ils percevaient au-dessus de leur tête : l'homme est construit pour regarder de ses yeux ce qui le surplombe.

Il voit en enfant le couvent de Sainte-Ursule ; plus loin, des

¹ En Savoie les titres nobiliaires ne se comptent pas comme en France : les deux frères, Joseph et Xavier son cadet, sont comtes tous les deux.

² On lira les récits du voyageur anglais qui visitait l'Espagne, conférant avec un correspondant de « l'horrible Inquisition » (*Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, ESR) : le mot de *quarantaine*, rappelle J. de Maistre est principalement de ceux qu'utilise le marin pour désigner une cargaison ou un équipage que le médecin du port retient « en quarantaine » à cause d'une maladie contagieuse constatée à bord. L'expression est donc banale et ordinaire chez un juriste pour désigner un foyer de corruption dont il faut protéger le peuple. Finalement, le voyageur anglais ne témoigne de rien ; on le verra.

chapelles, des sanctuaires, des églises ; celle-ci dédiée à saint François de Sales, à saint Dominique, à saint Léger, et même une autre à sainte Marie *l'Égyptienne*. Le Président du Sénat de Savoie craint si fort son Dieu qu'il ne sort qu'en soutane et en robe, précédé d'un huissier. Les processions ne manquent pas. On sait sa liturgie, ses offices, ses hymnes : le *Lauda Sion* de saint Thomas ou son *Panis Angelicus*, les *psaumes* de David. Des hommes portent des flambeaux, et psalmodient d'une voix lente et montagnarde ; un chapelet grossier pend à leur ceinture. On les voit en confréries. J. de Maistre entrera un jour dans la confrérie de ces pénitents : il a quatorze ans.

Il serait faux, résolument faux, de qualifier de sinistre, de morbide, de la croire nourrie de dévotion sénile cette éducation que reçut le jeune comte, car l'analyste qui conclurait aussi mal s'ôterait le droit de parler de Joseph de Maistre : aucun homme peut-être n'a été si rieur et si drôle dans les propos, si réjouissant et si neuf dans les écrits qu'on a de lui, si capable de tours dans la langue que quand on le lit, on jalouse l'extraordinaire onction facétieuse qu'il met à nommer sot un sot. Il ne s'en prive jamais.

Le souvenir de Chambéry demeure attaché dans l'esprit de Maistre à des images de vie heureuse, simple, un peu étroite, mais sans contrainte. Il parlera à sa fille des paysannes de la montagne qui apportaient au marché leurs fromages, poulets, légumes, comme il dit –, « tout ce qui nage, tout ce qui vole, tout ce qui chante, tout ce qui beugle, tout ce qui bêle » ; il respire l'agreste senteur qui monte de cette foule et de cette foire, il entend tout ce monde qui caquette, discute, rit et marchande « en bon jargon de Savoie ». Il n'y a pas jusqu'au fromage savoyard, le *vacherin*, qui n'ait laissé en son odorat comme une vague odeur nostalgique.

Et, là-bas, un jour de 1810 (il a cinquante ans), en son ambassade à Petersburg, il commettra des péchés de gourmandise

rien que de songer au *vacherin*. Un prêtre, l'abbé Rey¹, lui en a envoyé « quelque bon coin », et la lettre de remerciements est d'un amateur amoureux de la terre natale :

« Pour ce qui est du *vacherin*,... jamais je n'en ai mangé de meilleur. Ma femme m'en donnait quand j'étais sage, ou quand elle me croyait tel. Mais je la séduis et presque tous les jours j'en tire quelque chose. Grand merci donc, Monsieur l'abbé, et mille fois grand merci ! Il ne manque que vous pour le manger avec nous... Et quant à la lettre imprimée de l'Archevêque de Chambéry, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle sent le *vacherin* ».

Admettons, puisque le paysage nous y invite, que Chambéry ressemblait à un fief monacal ; mais c'était un fief à l'enseigne de la belle humeur, et, si les novices y prenaient des pensées sérieuses, ils ne renonçaient tout de même ni au bon rire, ni à la bonne table, pas même au bon... *vacherin*. Et la Savoie tout entière ressemblait à sa capitale. Le genre humain où va grandir Joseph de Maistre est infiniment curieux pour notre époque : la cour, le monde, la société, les salons, toutes ces expressions qui résument notre dix-huitième siècle n'ont ici aucun sens. « Qu'est-ce qu'une nation ? — écrit de Maistre. — « C'est le souverain et l'aristocratie ».

Laissons de côté un instant la question du réalisme et de l'angélisme politique pour considérer ce que valent les idées opposées à celles de J. de Maistre : nul doute que chacun songera à Rousseau (ou à Spinoza, Locke, ou Hobbes), car c'est bien, n'est-ce pas, le *Contrat social* que Camille Desmoulins commentait en juin 1789 dans les jardins du Luxembourg.

Chez Rousseau² nous avons tout le contraire d'une longue

¹ Le frère de l'abbé Rey, archevêque de Chambéry, composera la *Préface* du grand livre *Du pape*, tant aimé du cardinal Pie et de Veuillot.

² Voir la réfutation du *Discours sur l'origine*... dans notre opuscule de J. de Maistre, *Contre Rousseau*, ESR, 2006, avec le vieil original en *fac simile* de la BN.

maturation : comme il se rendait à la prison de Vincennes, je crois, pour rendre visite à Diderot, il eut « comme une illumination en lisant quel sujet de dissertation était proposé par l'Académie de Dijon... » (*Réveries ; Seconde promenade*). C'est le point de départ des paradoxes de Jean-Jacques non pas tant contre les *Sciences et les Arts*, qui forment un prétexte, mais contre la nature humaine. Je veux dire qu'on ne trouvera qu'une seule idée dans toute l'œuvre de Rousseau : substituer à l'homme tel qu'il est un homme à sa façon qui n'a jamais existé que dans l'illumination du révolté. Et encore, faisons attention aux deux objets de la substitution : d'un côté l'homme « tel qu'il est », de l'autre l'homme « tel que le veut Rousseau ». Nous donnons le nom d'homme — tout le monde parle ainsi — à la créature douée de raison que chacun reconnaît comme une *personne* (j'emprunte ici à Boèce ou au thomisme ; l'idée de *personne* s'étant formée dans l'Évangile). Or Rousseau n'a jamais à aucun moment ni vu ni étudié un tel homme : il n'en veut pas ; on le voit lorsqu'il bâtit Émile ou Sophie qui ne sont, avant la lettre, que des enfants sauvages puisqu'on « n'aperçoit chez eux — dit-il — aucune *idée*, aucun *principe*, aucune *parole* » ni *verbe* ; donc aucune pensée. Il ne rejette pas l'union de l'âme et du corps, il ignore ce qu'elle signifie. C'est sur cette *absence d'homme*, comme dit de Maistre¹, que l'instituteur du genre humain et ses successeurs veulent édifier leur modèle. Quelques uns diront avec Joseph de Maistre, qu'on trouve chez Rousseau, chez les Encyclopédistes qui ne l'aimaient guère et qu'il n'aimait pas, une première espèce de protestation qui va contre les vieilleries philosophiques qu'on nomme le platonisme, l'aristotélisme, le thomisme. Ancien et périmé : c'est pour eux la même chose, semble-t-il. Ce pourrait alors n'être pas plus grave qu'une gaminerie d'ignorant ou de grimaud. Voyons la chose de plus près.

¹ L'ouvrage du comte le plus éclairant là-dessus est sans conteste son *Examen de la philosophie de Fr. Bacon*, avec des pages savoureuses sur ce maître à penser ridicule des naturalistes.

Soit ! la montgolfière permet qu'on survole les montagnes, mais la montgolfière rend-elle caduc le principe d'Archimède qui marque largement ses vingt-trois siècles ? Le peintre qui rapporte la hauteur de son modèle à une fraction du pinceau qu'il place devant son œil à bout de bras pense-t-il que le théorème de Thalès est hors d'usage après vingt six ou vingt-cinq siècles ? Bref, le maçon ou le puisatier aurait-il toute sa raison s'il jetait le fil à plomb dans les ronces ou pire, parce qu'il date ? Que ne font-ils la même remarque concernant Aristote¹, Albert le Grand, saint Thomas. L'antiquité n'est pas ce qui intéresse le XVIIIème siècle. Ce qu'il a en vue c'est une vivisection opérée dans ce qu'il y a d'humain en l'homme : sa raison. Rousseau à sa manière, les Encyclopédistes d'une autre manière complémentaire ont compris que la condition pour fabriquer l'homme futur (on l'appelle depuis l'homme démocratique) est de naturaliser, si l'on peut dire, la faculté de raisonner. Plus jamais elle ne devra porter ses regards sur d'autres objets que les besoins ; et la science, ou plutôt le scientisme est avide d'augmenter indéfiniment le nombre des besoins de l'homme social en quête de progrès. Une bonne fois détaché de la transcendence, du surnaturel, de la religion, l'enfant d'abord, l'adulte ensuite, deviendra le bétail docile que nous entendons appeler aujourd'hui le consommateur. Je ne prétends pas ici que les Encyclopédistes aient formulé aussi nettement ni tout seuls leur projet d'asservissement de leurs semblables, je n'affirme qu'une chose dont chacun conviendra : le XVIIIème intellectuel enrageait contre le catholicisme² ; j'ajoute que, sans aucun doute, la très-étonnante fascination d'un aussi grand nombre d'hommes souvent brillants pour le judéo-maçonnerie qui prit au piège le Duc d'Orléans et tant d'autres grands noms ; cette fascination, dis-je, trouve une explication

¹ Dans le même *Examen...* de Maistre, parlant de la *Logique* d'Aristote et des dix-neuf modes du syllogisme, écrit cet hommage : « Aristote est, si l'on me passe le mot, le véritable physiologiste de l'âme humaine ».

² La lutte persistante contre les jésuites est emblématique de cette rage.

presque entière dans la fureur qu'ils éprouvaient d'abolir les splendides barrières morales élevées par la civilisation chrétienne. C'est d'ailleurs le sens vrai du mot « libertin ». Lorsque je parle de « fureur » c'est en référence à l'aveuglement qui l'accompagne toujours dans lequel ces hommes — des grands esprits bien souvent — sont tombés qui leur fit perdre toute mesure tant et si bien — on peut le vérifier — que la tourmente révolutionnaire les passa presque tous à la guillotine.

Telle est la générale imposture du XVIIIème siècle, du siècle suivant et du nôtre : mentir sur le passé, en dissimulant l'ontologie du passé ; mentir sur le présent qu'on affirme une transition ; mentir sur l'avenir en promettant qu'il sera d'autant plus radieux qu'on l'abandonne au chaos¹ des besoins non-nécessaires. Et le kantisme n'est pas autre chose : on y use de la raison pour saborder la raison humaine par des antinomies. Joseph de Maistre les voit comme des désespérés qui se suicideraient pour éviter de mourir. L'art de la politique est autre chose : en Savoie, le souverain est un père ; et tout le reste, la noblesse et le peuple, forme une grande famille.

De Maistre lui-même va nous présenter son roi, Victor-Amédée III². Dans une œuvre de jeunesse, une espèce de panégyrique qu'il a composé de son prince, il introduit un jeune étranger au Palais royal. Il est son cicérone :

— « Voilà, lui dis-je, voilà le lieu où le Roi-pasteur coule des jours tranquilles au sein d'une famille chérie³ ; c'est ici qu'il médite en silence sur les besoins de son peuple... Voyez ce salon ? C'est là que le dernier de ses sujets peut venir librement assister au repas de son maître et s'enivrer du plaisir de le voir. On passe ensuite dans le cabinet du roi ; c'est toujours de Maistre qui parle : — « C'est ici, disais-je, en m'approchant de

¹ « Périssent le peuple, plutôt que nos principes » ; c'est le mot de Robespierre.

² J'emprunte beaucoup à partir d'ici à la R. I. S. S. de Mgr Jouin.

³ On a le tableau qui mit en rage la judéo-maçonnerie jusqu'à lui faire décider d'envoyer ses hordes contre la malheureuse Savoie en 1793.

la table, qu'il trace, souvent de sa propre main, des ordres pour le bonheur de son peuple ». Et le portrait se prolonge, de ce roi au milieu de ses enfants, un pasteur (la parabole du *Bon pasteur* est connue de tous) à la tête de son troupeau : « Veut-on savoir — ajoute-il, — comment le roi a reçu un ancien magistrat, un sujet fidèle qu'une légère indisposition avait empêché, pendant quelque temps, d'aller rendre ses hommages au Père de la patrie ? — « Asseyez-vous, lui dit-il, je sais que vous avez été incommodé. Et voilà le sujet assis devant son maître, qui daigne épancher son cœur et lui parler de son peuple. — « Les grands et les petits, lui dit-il, tout est égal à mes yeux : je suis le père de tous mes sujets indistinctement ; je leur dois à tous justice et protection ». Tout ce discours du jeune comte est naïf, dirait-on ? Ce n'est pas faux. Mais a-t-on vu quelque président du Conseil ou de la République recevoir aussi innocemment ses sujets comme des pairs ; la naïveté est plutôt le caractère de chaque démocrate quand il parle contre son sentiment immédiat. Il est vrai que le comte de Maistre nous sidère, mais est-ce sa faute si nous nous trompons ? on sent que le jeune homme a aimé ce roi et, derrière ce roi, l'état social du royaume. C'est que, vers la fin du XVIIIe siècle, la Savoie donne l'aperçu d'une famille agrandie. Victor-Amédée III est le patriarche et, s'il domine ses sujets de toute la tête, il la gouverne surtout par le cœur. Son sceptre est la vieille houlette des pasteurs. Il est simple par tous ses goûts et par toutes ses habitudes. La philosophie, la littérature nouvelle, les choses de l'esprit le laissent parfaitement indifférent et les vers ne sont pour lui que des « demi-lignes » auxquelles il préfère « la prose, ne serait-ce que pour l'économie du papier ». Il n'y a rien de curieux comme les entrées triomphales de ce prince dans les villes et les bourgades de son royaume. On dirait un bon gentilhomme campagnard qui vient visiter ses domaines et qui a l'horreur de l'inutile dépense. En 1775, il vient à Chambéry, et les illuminations de la ville ne vont pas grever le budget, car l'intendant ne réclame que deux chandelles par fenêtre. Il est vrai qu'on mit le double. De Chambéry, il se rend à Rumilly, et, là, l'enthousiasme se fait

plus solennel. Il y a des arcs de triomphe, des compliments du curé, des discours des syndics, les *Chevaliers-tireurs* — quelque chose comme nos pompiers d'aujourd'hui — sont passés en revue, et le roi leur dit : « Voilà un fort joli uniforme ; je verrai avec plaisir qu'on le perpétue ». Le capitaine baise la main du roi, et le roi sourit : — « Je vois bien qu'il faut faire le tour » — , et il fait le tour de la compagnie. Et l'on tire des fusées et l'on danse jusqu'à deux heures du matin. C'est l'aimable simplicité du monde patriarcal. Et la noblesse se met au diapason. « On pourrait la comparer, — écrit de Maistre, — à ces ornements d'architecture d'un genre sobre et élégant qui parent les murs sans les changer ». De Maistre voit une nation où, sans doute, il y avait des rangs et des classes, mais pas l'ombre de ce qu'on appelle une « caste ».

De Maistre a vu ce qui nous semble inimaginable : un peuple qui ne court pas après la dernière nouveauté, qui veut une société minutieusement hiérarchisée selon les coutumes et les habitudes, où le moindre, le plus humble des talents a ses chances, comme on dit, et qui ne demande au gouvernement qu'une seule chose parfaitement naturelle : la sécurité. Quant aux mécontentements — il y en a — ils ne sont que pour une heure et pour l'espièglerie. Si, après tout, le tableau nous heurte, une sainte Vierge byzantine, même vénitienne du XII^{ème} siècle ne nous choque pas moins : et l'on en revient à la profession de foi du normalien de tout à l'heure : une chose est vraie qui ne dérange pas : c'est la démocratie.

Il est facile alors de se représenter ce que seront les idées politiques de J. de Maistre. Elles se formeront et se préciseront, sans doute, au jour le jour, à l'expérience des faits, surtout à la lueur des catastrophes. La lenteur même dans l'élaboration de sa doctrine politique est une garantie de sa justesse. Mais le fond premier et la substance fondamentale ne sont pas nostalgiques : une demande de justice, à savoir qu'on cesse de décrier et surtout de haïr et d'envier — c'est le vice qu'on nommait autrefois bassesse — ce qui est bienfaisant.

Qu'est-ce que ça lui fait à lui toutes ces théories qui murmurent dans les salons et dans les livres de France ? Que voulez-vous que disent à son cœur toutes ces satires du principe monarchique et ce lent effort de destruction qui font mouvoir en ce moment toutes les langues et toutes les plumes, de la vieille Europe ? Quand même il n'aurait pas à leur opposer les raisons de son esprit, les fins dernières de l'homme.

Les mauvais jours peuvent venir, la Révolution peut sonner dans tous les clochers de la montagne et des vallées le glas de la monarchie de Savoie, de Maistre n'abdiquera ni un seul de ses jugements, ni une seule de ses affections politiques.

Il a vu un état où, du plus grand au plus petit, tous les membres se sentaient familiers, unis dans la communauté des mêmes affections, des mêmes intérêts, des mêmes loyautés. Ce sera une sorte de tendresse, de passion chaude et vibrante que nul sacrifice ne saurait décourager.

On a remarqué tout à l'heure le mot qu'il dit des sujets devant le roi : « Ils s'enivrent du plaisir de le voir ». L'amour du roi fut chez lui une sorte d'ivresse, un sentiment qui ne se raisonnait point et dont le paroxysme était l'état normal. C'est bien son cœur qui l'inspire d'abord quand il s'écrie : « Non, grand prince, tu ne te trompes point; repose-toi sur le cœur de tes sujets, il n'en fut jamais de plus fidèles. De Bérold à Victor-Amédée, nos fastes ne nomment pas un seul traître. Jamais tu ne seras plus en sûreté que lorsque nous serons tous autour de toi ».

Croire, espérer, aimer,... quand même, cela lui sera aussi facile, même plus facile, que de vivre, car il sera si pauvre qu'à certains jours il devra vivre de presque rien. Il lui arrivera, dans son ambassade de Saint-Petersbourg d'exhiber un carrosse vermoulu et de ne pouvoir même pas remplacer le ruban qui soutient sur sa poitrine la croix de l'Ordre, mais il y aura toujours en son esprit et en son cœur quelque chose de tout neuf, d'éternellement frais, quelque chose d'inusable : ce sera son

idée de la monarchie chrétienne et son amour de la monarchie.

Tel fut le cadre où la Providence plaça le berceau du comte de Maistre : un pays qui vit à l'ombre tutélaire du passé et de ses vénérables traditions, une ville dont les portes sont fermées à la philosophie des Encyclopédistes et aux sophismes de Rousseau, de Diderot, du baron d'Holbach et de Condillac, ou de d'Alembert et aux modes libertines du siècle ; qui rassemble autour d'un foyer pieux une grande famille de croyants unis dans la même foi et les mêmes joies, un gouvernement où l'autorité se tempère d'indulgence familière et comme familiale. De Maistre est inséparable de ce décor initial. Il en emportera le reflet en son esprit, dans ses principes et ses idées essentielles. Il est né dans l'ordre ; il vivra et il mourra dans cet ordre souverain. Il faut maintenant rétrécir le cercle et considérer le foyer après la patrie.

Au château de Bissy, il y a un buste qui donne presque le frisson. Celui qui est représenté là a peut-être souri dans sa vie, mais il n'en reste guère de traces sur sa figure. Un front large et bosselé ; des sourcils qui froncent et dessinent entre les deux arcades un pli profond rempli de menaces et de colère chagriné ; un œil d'ange exterminateur ; un nez qui semble taillé de deux coups de hache, au petit bonheur ; des lèvres serrées, fines, et qui vont lancer quelque trait brusque ; des joues osseuses, labourées d'un sillon droit..., vraiment cet homme hérissé ne devait pas être commode tous les jours. Et la toge rouge achève la physionomie. On ne regarde pas ce buste sans émoi. On supporte difficilement la fixité farouche de ce regard et la menace de cette bouche. C'est la Justice en granit, l'austère et l'immuable Justice, celle qui ne feuillette pas seulement ses codes, mais qui scrute les cœurs et les reins et qui prononce sans appel. C'est la Justice... et c'est le père de J. de Maistre.

Son blason portait d'azur à trois fleurs de souci d'or ; la devise était : *Fors l'honneur, nul souci*. Le cœur était plus ferme encore que le blason ; on imagine, à méditer une minute devant le

buste du château de Bissy, une âme antique, un caractère droit comme une ligne et raide comme une barre. Il eût été terrible, ce père, s'il n'avait eu un si vif sentiment de l'honneur et un esprit chrétien si profond.

Et cet homme qui paraît dur est tendre au fond, tendre au moins dans l'intimité de son foyer et de sa famille, d'autant plus tendre qu'il se prodigue moins dans les effusions sentimentales. Il commande certes et il n'admet pas que chez lui tout ne marche point tambour battant ; mais, à certaines minutes, il permet à son cœur de se révéler et l'explosion en est tragique. Un de ses amis l'a vu au lit de mort et le tableau est d'un géant abattu par la douleur : ce digne vieillard que les travaux ont vieilli plus encore que ses soixante-neuf ans,... Monsieur de Maistre était couché en désordre sur un canapé ; il s'agitait de temps à autre et cherchait à pousser de vrais sanglots qui le suffoquaient presque. Cinq de ses dix enfants jetaient des cris perçants autour de lui,... se jetaient sur le corps de leur père ; ils lui promettaient encore plus d'amitié et de soins ; ils le conjuraient d'apaiser sa douleur, de ménager sa santé si chancelante et si faible. Voilà le père de J. de Maistre. C'est un roi encore, un roi qui a peut être peu souri, mais qui a beaucoup aimé, un roi qui avait conscience des devoirs de sa fonction et qui ne jouait point avec son sceptre parce qu'il le tenait de Dieu.

La mère est en contraste avec lui. Je la présenterai ailleurs. C'est une femme très douce, très pieuse, ouverte aux choses de l'esprit et qui fut adorée de ses enfants. Christine de Dootz est la fille d'un magistrat qui ressemble peu au Président de Maistre : il n'a plus l'air, celui-ci, d'un pur bonnet carré, tout hermine et droit criminel, aussi tranchant dans sa fonction qu'un canif ouvert de toutes ses lames. Il se déride sur les livres et à l'étude des belles-lettres. Il a une fille qui lui ressemble : on songe, à la voir près du Président de Maistre, à la fleur qui s'épanouit sur le quartier de granit. Elle a eu quinze enfants, il lui en reste dix, et elle se consacre à eux avec tout son cœur et

tout son esprit. Car elle est à la fois un esprit et un cœur, les deux sublimisés dans la foi et la piété chrétiennes. Elle aime la musique, elle aime les beaux vers de J. Racine, elle aime encore plus l'Évangile et toutes les divines harmonies murmurent en cette âme qui les épanche autour d'elle. « La religion sanctifie la joie et la joie embellit la religion », écrira un jour J. de Maistre. Sa mère lui avait laissé dans les yeux l'image des saintes joies et de la sainteté joyeuse. Un ami écrit d'elle qu'elle était « pieuse, dévote même, sans *cagoterie* ; sévère et sérieuse sans pruderie, réservée et sans affectation et sans manquer à la bienséance, charitable, très-charitable sans ostentation ; pleine de bon sens, de cette facilité à saisir le vrai, le juste, l'honnête qui caractérise les femmes parfaites ». Une telle femme sait commander à ses enfants, elle est la reine d'un foyer. Joseph de Maistre n'oubliera jamais le ton d'une réprimande qu'elle lui fit un jour. Ce fut vers 1763, il avait dix ans à peine, et suivait les cours au collège des Jésuites de Chambéry. Un soir, il rentra à la maison, tout fier d'apporter une nouvelle qui n'avait pas mis ses camarades en grand deuil, — car l'amour des maîtres ne fleurit que tardivement dans l'âme des écoliers. — « On a chassé les Jésuites ! » s'écrie-t-il. Et sa mère l'arrête net d'un regard et d'un mot très graves : — « Ne parlez jamais ainsi, mon fils, — dit-elle, — vous comprendrez un jour que c'est l'un des plus grands malheurs pour la religion ».

J. de Maistre sera entre les mains de cette femme, comme l'argile entre les doigts du potier. Il lui livre tout ce qu'il est et tout ce qu'il a ; il se laisse faire par elle. Il l'aime avec une ferveur presque mystique ; elle est pour lui sa mère, sa « sublime mère », l'ange à qui Dieu « a prêté un corps ». Quand elle mourra, en 1774, la douleur du jeune homme sera quasi un désespoir ; il doutera un moment de pouvoir survivre à celle qui était son unique amour. Il prendra quelques mèches de cheveux au front adoré, et, sur le reliquaire, ces mots seront gravés par lui :

« A la mémoire de la plus tendre des mères. - Les

larmes de tous les gens de bien ont coulé, - les cabanes des pauvres ont retenti de gémissements. - Son infortuné fils, - accablé de douleur et malheureux de vivre, - a déposé ici - les cheveux de sa mère qui furent autrefois - le voile et non la parure de son visage modeste. Tu ne m'attendras pas longtemps ! »

Et le souvenir de cette mère ne s'atténuera jamais clans le cœur de J. de Maistre. Après des années et des années, il écrira un jour de Saint-Petersbourg à son frère Nicolas : « A six cents lieues de distance, les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans sa chambre, avec sa figure sainte, et en t'écrivant ceci, je pleure comme un enfant ». La blessure saignait toujours ; J. de Maistre n'avait point usé de ce remède humiliant qui s'appelle la consolation,... une forme élégante de l'oubli.

Comme on est loin des têtes sèches du siècle des lumières dont je citerai pour achever cet article un dernier mot abominable qui les résume :

« La gratitude est un sentiment insupportable à mon cœur ». (Rousseau, *Réveries*, Première promenade).

André Saugera

A suivre.

Ouvrages du Comte Joseph de Maistre,
disponibles aux Éditions Saint-Remi

EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE FRANCIS BACON.

2 volumes 709 pages 39,00 €

DU PAPE

1 volume 447 pages 25,00 €

CONSIDERATION SUR LA FRANCE.

1 volume 228 pages 19,00 €

LETTRES A UN GENTILHOMME SUR L'INQUISITION ESPAGNOLE

1 volumes 156 pages 16,00 €

ESSAI SUR LES DÉLAIS DE LA JUSTICE DIVINE ; suivi du Traité de Plutarque

1 volumes 208 pages 18,00 €

DE L'EGLISE GALLICANE DANS SON RAPPORT AVEC LE SAINT-SIEGE

1 volume 293 pages 20,00 €

TROIS OPUSCULES CONTRE ROUSSEAU

1 volume 136 pages 12,00 €

TABLE DES MATIÈRES

ÉDITORIAL.....	2
----------------	---

DE LA PRÉDILECTION DIVINE POUR LA FRANCE	3
---	---

L'ÉVOLUTION, UNE THÉORIE EN CRISE	23
--	----

JOSEPH DE MAISTRE	38
-------------------------	----

Au sommaire du numéro 2 :

Le comte Emmanuel de Malynski, sa vie ses œuvres.

L'abbé Maistre, auteur de la Grande Christologie.

Notre revue vous a plu, abonnez-vous ou abonnez vos amis (4 n° par an, avec environ 50 à 60 pages par numéro au format 20 x 14,5) pour un montant de 30 € annuel, qui vous donne droit à 5% de remise sur le catalogue des Éditions Saint-Remi.

Par votre abonnement vous profiterez d'articles de qualité pour mieux connaître les grands auteurs catholiques, et vous soutiendrez notre maison d'édition qui veut sauver la littérature catholique de la destruction pour les générations à venir.

Pour ce faire, envoyez-nous votre règlement accompagné des renseignements indiqués ci-dessous.

Je m'abonne pour un an à la nouvelle revue La Voix des Francs, BP 80 – 33410 CADILLAC, pour en recevoir 4 n°, et je joins à cet effet un chèque de 30 € (Étrangers : 40 € pour l'Europe, 50 € pour le monde). Cet abonnement me donne droit à 5% de remise sur le catalogue des Éditions Saint-Remi.

Nom:

Prénom :

Adresse :

.....
.....
.....

Courriel :@.....

Vous pouvez aussi commander le n° de votre choix sans abonnement : 10 € franco pour la France.